QUI SONT LES MENNONITES ? D'OÙ VIENNENT-ILS ?

J.-C. WENGER



N° 1 «LES CAHIERS DE CHRIST SEUL» - 09/1980

QUI SONT LES MENNONITES ?
D'OU VIENNENT-ILS ?

QUI SONT LES MENNONITES ?
D'OU VIENNENT-ILS ?

Cet ouvrage est le premier d'une série qui doit paraître chaque trimestre en supplément à CHRIST SEUL, pour exposer les points principaux de l'histoire, de la foi, de la vie et de l'activité des Mennonites, en France et dans le monde, ainsi que leurs rapports avec les autres chrétiens et les problèmes qui se posent aux uns comme aux autres.

A l'origine de cette entreprise est une série de petits ouvrages édités par le Mennonite Board of Missions, Elkhart, Ind. 46514, U.S.A., qui en a réservé le Copyright en 1977, et qui, d'accord avec l'auteur, J. C. Wenger, nous a autorisés à en publier en français une adaptation.

HOW MENNONITES CAME TO BE (D'où viennent les Mennonites) était le titre anglais du premier opuscule publié simultanément par Herald Press, Scottdale, PA. 15683, U.S.A. et au Canada par Herald Press, Kitchener, Ontario. N2G 4M5

Les titres suivants étaient :
2 - WHAT MENNONITES BELIEVE (Ce que croient les Mennonites).
3 - THE WAY TO A NEW LIFE (Le chemin d'une vie nouvelle)
4 - THE WAY OF PEACE (Le chemin de la paix)
5 - DISCIPLES OF JESUS (Disciples de Jésus)

Nous pensons publier la plupart de ces titres, en adaptant le texte anglais de J. C. Wenger, mais aussi en faisant appel à d'autres auteurs, ou en écrivant nous-mêmes des textes mieux adaptés au mode de pensée européen et francophone.

QUI SONT LES MENNONITES ?
D'OU VIENNENT-ILS ?

J.C. WENGER

(Traduit et adapté de l'anglais)

LES CAHIERS DE CHRIST SEUL
Supplément trimestriel N° 1
Septembre 1980
3, Route de Grand-Charmont
25200 MONTBELIARD

Qui sont les Mennonites ?

J. C. WENGER

Introduction

Le but de cet exposé est de faire connaître l'histoire du mouvement anabaptiste-mennonite, mouvement né du bouillonnement des diverses réformes du 16e siècle.

Cette révolution religieuse a connu, comme toutes les révolutions, diverses tendances, des plus modérées aux plus extrémistes.

Parmi tous ceux qui, à cette époque, ont préconisé le baptême des adultes et qu'on a qualifiés d'« anabaptistes », certains ont pensé que la violence pouvait être mise au service d'une révolution qui ébranlerait les structures non seulement religieuses mais aussi sociales de ce temps, d'autres pensaient que venait le moment de l'établissement du royaume messianique dont parle la Bible, d'autres enfin visaient à restituer, dans un monde où elle n'existait plus, l'église telle que l'Ecriture nous la présente dans le Nouveau Testament. On a quelquefois appelé cette dernière tentative : réforme radicale, c'est-à-dire celle qui va chercher ses motivations à la racine du christianisme.

C'est pourquoi, il a paru bon, avant d'aborder l'histoire du mouvement anabaptiste-mennonite proprement dit, d'esquisser rapidement celle de l'église chrétienne depuis sa fondation.

Pierre SOMMER

Qui sont les Mennonites ?

Introduction

Le but de cet exposé est de faire connaître l'histoire du mouvement anabaptiste-mennonite, mouvement né du bouillonnement des diverses réformes du XVI[e] siècle.

Cette révolution religieuse a connu, comme toutes les révolutions, diverses tendances, des plus modérées aux plus extrémistes.

Parmi tous ceux qui, à cette époque, enseignaient le baptême des adultes et qu'on a qualifiés d'« anabaptistes », certains ont pensé que la Bible pouvait être mise au service d'une révolution qui ébranlerait les structures non seulement religieuses mais aussi sociales de ce temps; d'autres pensaient que venait le moment de l'établissement du royaume messianique; d'autres enfin, la Bible en mains, visaient à restaurer, dans un monde où elle n'existait plus, l'Église telle que l'Écriture nous la présente dans le Nouveau Testament. C'est ce qui a donné à ce mouvement son caractère : réforme radicale, c'est-à-dire celle qui va chercher ses motivations à la racine du christianisme.

C'est pourquoi, il m'a paru utile, avant d'aborder l'histoire du mouvement anabaptiste-mennonite proprement dit, d'esquisser rapidement celle de l'Église chrétienne depuis sa fondation.

I

Origine et évolution du christianisme jusqu'au XVIe siècle

Les chrétiens croient que Jésus-Christ est fils de Dieu, envoyé par son père pour vivre parmi les hommes. Ils croient qu'il fut conçu par le Saint-Esprit et naquit de la vierge Marie. Il grandit dans le village de Nazareth en Galilée, dans le maison de Joseph. A 30 ans environ, il fut baptisé par le prophète Jean-Baptiste. Alors il commença à enseigner, à guérir les malades et fit cela pendant trois ans. Sa vie et ses enseignements sont rapportés dans les quatre évangiles du Nouveau Testament : Matthieu, Marc, Luc et Jean.

Vers l'année 30 de notre ère, Jésus fut crucifié au jour que nous appelons « vendredi saint ».

Pour les disciples de Jésus et pour ses apôtres, ce fut un jour sombre, un jour terrible.

Leurs espérances s'écroulaient. Ils avaient déjà

oublié que Jésus leur avait annoncé à maintes reprises sa mort prochaine. Ils avaient oublié qu'il avait aussi annoncé sa résurrection au troisième jour. Il ressuscita le premier jour de la semaine, que nous appelons le dimanche de Pâques.

Il apparut tout d'abord à Marie-Madeleine et à quelques femmes qui portèrent cette bonne nouvelle aux disciples. Tout d'abord, ceux-ci ne voulurent pas croire le témoignage des femmes. Plus tard, ils finirent par reconnaître que leur Seigneur était bel et bien ressuscité des morts. Ils trouvèrent en effet le tombeau de Jésus vide. Puis Jésus leur montra ses mains et ses pieds. Il invita Thomas à mettre sa main à son côté, là où la lance du soldat l'avait percé. Jésus leur rappela aussi sa promesse et ils se souvinrent de ses paroles. Ainsi, ils devinrent tout à fait certains que c'était bien le Christ ressuscité qui mangeait et buvait avec eux. Pendant les quarante jours qui suivirent la résurrection, Jésus apparut ainsi à ses apôtres et autres diciples.

Puis il monta au ciel où il s'est assis à la doite de Dieu qui lui a donné l'autorité suprême. Ainsi, Jésus, le crucifié, devint le Maître et le Seigneur de ses disciples, comme il est le nôtre aujourd'hui si nous le suivons.

Les disciples reçoivent une puissance

La mort de Jésus découragea et dispersa ses disciples, mais sa résurrection et l'effusion du Saint-Esprit, dix jours après son ascension, les unit en leur donnant une puissance. Le jour de la Pentecôte, ils se tenaient ensemble pour la prière et l'adoration lorsque, soudain, ils entendirent un bruit de vent, et des flammes comme celles d'un feu, apparurent sur leurs têtes. Ils furent immédiatement remplis de joie et se mirent à proclamer les louanges de Dieu. Ceux qui étaient venus à Jérusalem des différents pays

méditerranéens pour cette fête juive entendaient ces louanges dans leurs langues respectives. Ce baptême du Saint-Esprit, qui venait accomplir la promesse de Jésus en Actes 1:5, marqua la fondation de l'église chrétienne. Le Saint-Esprit étant présent en eux, les disciples furent rendus capables de communiquer à d'autres la bonne nouvelle du salut qui est offert dans le Christ crucifié et ressuscité.

Ce jour-là, Pierre rendit témoignage aux Juifs qui se trouvaient en grand nombre à Jérusalem. Il dit à la foule que Jésus de Nazareth, qu'elle avait crucifié, était bien le Messie annoncé par les prophètes de l'Ancien Testament. En résumé, Pierre dit : « Vous avez mis Jésus à mort, car vous ne saviez pas qu'il était le Messie de Dieu. Mais Dieu l'a ressuscité des morts et maintenant il est à Sa droite. Il y demeurera jusqu'à ce qu'il revienne. Tous les prophètes ont rendu témoignage de lui. Repentez-vous et soyez baptisés au nom de Jésus-Christ pour le pardon de vos péchés. Vous recevrez le don du Saint-Esprit ».

Beaucoup crurent au message de Pierre. Ils se repentirent de leur incrédulité et furent baptisés. Eux aussi furent remplis de paix, de joie et d'amour par le Saint-Esprit. Chacun était prêt à partager ce qu'il possédait avec ceux qui étaient dans le besoin. Les croyants formaient une nouvelle communauté. Ils enseignaient le salut en Jésus-Christ, prenaient ensemble la Sainte Cène (fraction du pain) et priaient ensemble (Actes 2:42).

L'église s'organise

Les premiers chrétiens, d'origine juive, copièrent le système d'organisation de la synagogue. Ce système s'était développé pendant la captivité du peuple juif à Babylone. En effet, pendant cette période, les Juifs ne pouvaient célébrer le culte au temple de Jérusalem. C'est pourquoi des groupes de familles juives, au

minimum dix, se retrouvaient lors de chaque sabbat pour rendre leur culte à Dieu, pour entendre la lecture de la loi et des prophètes et recevoir l'instruction. Chacun de ces groupes ou « synagogues » était présidé par trois chefs dont l'un était en quelque sorte le « président ». Ces chefs, appelés Anciens, étaient choisis par le groupe.

De même, chacune des premières communautés de chrétiens d'origine juive choisit des anciens. Certains de ces anciens avaient le don d'enseignement et de prédication. On les appelait aussi surveillants. En effet c'était leur responsabilité de veiller à la vie spirituelle et au développement des membres de l'église. Ils étaient là pour mettre en garde contre les faux enseignements.

Mais le ministère d'ancien n'est pas le seul que connaisse le Nouveau Testament. Le chapitre 4 de l'épître aux Ephésiens donne un exemple de la variété des ministères de la parole : apôtres, prophètes, évangélistes, pasteurs, docteurs et enseignants. Ailleurs encore il est question des ministères plus centrés sur l'action comme la diaconie (Romains 12). Le modèle d'Ephésiens 4 est, semble-t-il, celui d'une responsabilité et d'une direction collégiale. A cette époque, il n'y avait pas d'organisation regroupant les différentes assemblées. L'organisation d'alors était simple et locale, jaillissant des besoins de la communauté locale même.

La foi se répand

En moins de 20 ans, l'Esprit de Dieu fit avancer le christianisme dans de nouvelles régions. Paul et Barnabas furent envoyés par l'église d'Antioche (dans la Syrie d'aujourd'hui) pour annoncer la bonne nouvelle dans le monde non-juif. Grâce à la bénédiction de Dieu, ils parvinrent à établir une chaîne d'églises à travers l'empire romain. Paul alla

jusqu'à Rome dans son effort missionnaire, mais c'est sous escorte qu'il y arriva, prisonnier pour sa foi. Au premier siècle, des missionnaires enseignants propagèrent la foi également vers l'est, probablement jusqu'en Inde. Des documents de l'église primitive indiquent que l'apôtre Thomas établit de nombreuses églises en Inde avant de mourir martyr.

Avant l'an 180 de notre ère, le christianisme avait atteint « les limites de l'Occident ». Il s'était répandu jusqu'en Espagne et à travers l'Afrique du Nord. Au concile d'Arles en 314, il y avait des représentants des pays que nous appelons aujourd'hui l'Allemagne et la France, et même de l'Angleterre. Mais les tribus germaniques s'opposèrent vivement au christianisme et il fallut la puissance militaire de Charlemagne pour amener les Saxons à une « conversion » et au baptême forcé au 9e siècle. Vers l'an 1000, le christianisme s'était répandu jusqu'en Scandinavie et en Russie.

Persécutions

Peu après la Pentecôte, cependant, les premiers chrétiens eurent à souffrir de persécutions de la part des autorités juives comme nous le lisons dans le livre des Actes. Certains apôtres furent emprisonnés. Quelques-uns furent mis à mort par les Romains pour plaire aux autorités juives.

Habituellement le gouvernement romain autorisait les peuples qui lui étaient soumis à pratiquer leur propre religion. Pour Rome, le judaïsme était une religion reconnue légalement. D'abord Rome considéra le christianisme comme une variété de judaïsme et on laissa par conséquent les chrétiens tranquilles.

Plus tard, cependant, les représentants du gouvernement romain changèrent d'attitude et se mirent à persécuter les chrétiens. Les ennemis de la foi chrétienne accusaient les croyants de se livrer à des pratiques répréhensibles pendant les réunions secrètes

qu'ils tenaient de nuit. En effet les chrétiens se réunissaient la nuit pour célébrer le culte et parce qu'ils « mangeaient » et « buvaient » ensemble, leurs ennemis les accusaient de faire des sacrifices humains.

Il s'ensuivit des persécutions pendant lesquelles certains chrétiens furent pourchassés et tués. Il y eut en outre deux périodes de persécutions très dures à travers tout l'empire : sous les empereurs Decius (249-251) et Valerius (253-260), puis sous Doclétien (284-305). Pendant ces deux périodes, de nombreux chrétiens se découragèrent et abandonnèrent la foi.

Constantin le Grand (306-337) fut le premier empereur à favoriser ouvertement les chrétiens. Il mit fin aux persécutions et publia des lois favorables à l'église. Ces lois furent à l'origine de l'église d'état. Constantin resta grand prêtre d'une religion païenne pendant tout son règne et n'accepta le baptême que sur son lit de mort.

Problèmes à l'intérieur de l'église

Tant que l'église fut une minorité persécutée, elle demeura relativement pure dans sa doctrine et dans sa vie. Il y avait pourtant deux exceptions à cela : d'une part, le développement de la hiérarchie, d'autre part celui du sacramentalisme - c'est-à-dire une notion quasi magique des cérémonies instituées dans le Nouveau Testament.

Le développement de la hiérarchie détruisit le caractère de fraternité qu'avait l'église au départ. La pyramide partit des diacres, prêtres, évêques, métropolites pour arriver enfin aux patriarches de l'empire. Finalement, deux des évêques les plus importants se disputèrent la première place : l'évêque de Rome sortit victorieux du conflit. Mais les relations entre Rome et l'Orient étaient tendues. En 1054, ce fut la rupture définitive entre l'église Catholique Romaine à l'ouest et l'Eglise Orthodoxe à

l'est.

La croissance du sacramentalisme déforma la nature de la foi. Un « sacrement » est un acte religieux qui a le pouvoir de transmettre la grâce de Dieu à celui qui le reçoit. La communion devint ainsi un moyen de sanctification pour ceux qui la prenaient. Dans ce contexte, le rôle du prêtre, dispensateur des sacrements, devint très important. Aujourd'hui encore, la plupart des chrétiens croient en ce caractère quasi magique des cérémonies du Nouveau Testament comme le baptême et la Sainte Cène.

L'église maintint sa séparation d'avec le gouvernement jusqu'au temps du puissant empereur Constantin. Mais lorsque ce souverain romain sourit à l'église, celle-ci se hâta de lui sauter au cou ! Moins de deux générations plus tard, l'église prenait part aux affaires militaires. Depuis le temps des apôtres jusqu'à l'époque de Constantin, les chrétiens s'étaient généralement abstenus de prendre les armes. Désormais cela changea et ils se mirent à participer à la guerre. Des idées païennes s'introduisirent aussi dans l'église. Petit à petit on abandonna l'attachement à la sainteté de vie et à la séparation d'avec les affaires du monde. Seuls quelques individus ou des groupes, comme les donatistes, réclamaient une vie plus sainte. Mais ces groupes et ces individus étaient persécutés par l'église elle-même.

L'église perd sa vitalité

L'église du Nouveau Testament était une communauté d'amour et de partage, où chacun pouvait trouver la solution à ses problèmes, mais pendant le Moyen Age elle perdit de sa vitalité. Etre un membre de l'église signifiait désormais observer les cérémonies religieuses de la naissance à la mort. Les cérémonies que Jésus avaient instituées devaient être des fêtes joyeuses célébrées par des disciples transformés et

fidèles. Elles étaient vues maintenant comme de puissants canaux de la grâce de Dieu sans lien nécessaire avec la foi personnelle et la sainteté. La répétition du Credo tendait à remplacer la foi vivante en Jésus-Christ et l'obéissance à sa parole.

Au départ, les responsables de l'église devaient être les humbles ministres de la Parole, les serviteurs du peuple de Dieu. Désormais, c'étaient des prêtres qui avaient seuls le pouvoir de transformer le pain et le vin de l'eucharistie en corps et sang du Seigneur. Jésus voulait que la Cène soit une célébration joyeuse et sainte de sa mort pour nous, dans l'attente de son retour. On en fit la «Messe». c'est-à-dire une offrande sans cesse renouvelée du corps de Christ adressée à Dieu.

On se mit à adresser des prières à Marie, la mère de Jésus, aux anges, aux saints qui étaient morts et aux apôtres, pensant que ces personnes ont accès auprès de Dieu et peuvent plaider pour celui qui prie.

Différents objets, appelés reliques : des brindilles du buisson ardent que vit Moïse, des poils de la barbe de Jean-Baptiste, du sang versé par Christ à la croix, les os de différents martyrs, par exemple, étaient conservés et censés avoir certains mérites auprès de Dieu, et on les vénérait.

Le plan de salut énoncé dans le Nouveau Testament perdit lui-même de sa clarté. On pensait qu'une personne est sauvée en recevant les sacrements.

L'église n'était plus la communion des saints. C'était l'institution qui apportait le salut aux hommes.

La doctrine de l'au-delà changea également. On se mit à croire au purgatoire, sorte de lieu intermédiaire entre l'enfer et le paradis, où les chrétiens souffrent temporairement pour leurs péchés avant d'aller au ciel.

L'église se mit à enseigner que le Christ et les «saints» avaient accumulé des mérites qui se

trouvaient à sa disposition, dans un «trésor de mérites». Grâce à ces mérites accumulés, elle pouvait distribuer des «indulgences», c'est-à-dire la suppression de la punition que l'on devait souffrir au purgatoire. Elle allait jusqu'à vendre ces indulgences.

La vie spirituelle de l'église continuait de se détériorer. L'évêque de Rome, devenu chef suprême de l'église d'occident fut appelé le pape. Plusieurs papes perdirent toute spiritualité. Bientôt ils se disputèrent la suprématie avec des rois et sombrèrent dans la corruption du pouvoir. Comme les rois, ils firent la guerre, menèrent des intrigues et commirent d'autres crimes moraux ou civils. A certaines époques il y eut plusieurs papes qui luttaient entre eux, chacun prétendant être le véritable chef de l'église.

L'Islam entre en scène

Toutes ces additions non bibliques à la foi affaiblirent le peuple de Dieu. Vers 622 Mahomet fonda l'Islam (mot qui signifie la soumission à la volonté de Dieu). L'église était confrontée à une nouvelle menace. A partir du 7e siècle, l'Islam se répandit à travers l'Afrique du Nord. Beaucoup d'églises chrétiennes de ces régions disparurent. La nouvelle religion gagna l'Espagne. Dans le même temps elle se répandait à l'est, prenait la Palestine et atteignit même Constantinople en 1453.

Malheureusement, l'église décida d'utiliser la force militaire pour récupérer la Terre Sainte des mains des «infidèles». En réalité, les Musulmans n'étaient pas des incroyants, mais des monothéistes qui appelaient Dieu Allah.

Ces croisades des 11e, 12e, 13e siècles n'avaient rien de chrétien. Là où il aurait fallu amener les Musulmans au salut en Jésus-Christ, l'église employa la force pour piller et pour tuer. En tant qu'institution, elle était tombée très bas. Elle avait

besoin d'être renouvelée, purifiée, et de revenir au christianisme du Nouveau Testament. Mais qui pouvait effectuer un tel revirement ?

Tentatives de mise en ordre

De temps en temps, de petits groupes se détachèrent de l'église chrétienne établie pour essayer d'en créer une nouvelle sur le modèle du Nouveau Testament. Des groupes à l'intérieur de l'église se mirent aussi à protester contre son caractère mondain. Dès le 3e siècle, apparurent des ordres monastiques.

Il y avait toutes sortes de moines :

1) les ermites, qui vivaient dans le solitude pour l'amour du Christ ;

2) les moines qui vivaient dans des communautés appelées monastères ;

3) les moines mendiants qui voyageaient et vivaient d'aumônes.

Les moines faisaient vœu de célibat, de pauvreté et d'obéissance. Il existait des ordres féminins dans lesquels les femmes faisaient les mêmes vœux que les hommes. Elles vivaient dans des couvents.

Il y eut aussi des écrivains et des réformateurs individuels qui se mirent à protester contre la mondanité, la désobéissance et l'infidélité de l'église.

II

La Réforme

Au 16e siècle, de nombreux écrivains et des réformateurs se mirent à prêcher le renouveau de l'église. Ils étaient influencés en cela par un renouveau d'intérêt pour l'antiquité qui caractérisait leur époque, mouvement que l'on appelle la Renaissance. Les spécialistes en matière religieuse et les prêtres se mirent à étudier les langues originales de la Bible. C'est à la lumière de cette découverte des Ecritures qu'ils commencèrent à mettre en question bon nombre des enseignements de l'église médiévale. Mais ils furent précédés par des précurseurs célèbres.

LES PRE-REFORMATEURS

Valdo

Le réformateur le plus important de la fin du Moyen-Age fut un français appelé Valdo.

Les documents ne mentionnent pas son prénom, mais on parle souvent de Pierre Valdo.

Il naquit aux alentours de 1140. A 30 ans, c'était un riche marchand de la ville de Lyon. Il étudiait très assidûment le Nouveau Testament. C'est ainsi qu'il découvrit que le conseil de Jésus au jeune homme riche, dans le chapitre 10 de l'évangile de Marc, s'appliquait également à lui. Il comprit très clairement qu'un chrétien ne vit pas pour devenir riche mais doit accepter le modèle de vie simple que donne le Nouveau Testament. Il fut aussi bientôt convaincu que les chrétiens ne peuvent accepter de tuer, qu'il s'agisse de faire la guerre ou d'exécuter des criminels. Il croyait par ailleurs que les chrétiens devaient suivre l'enseignement du Christ qui dit de ne pas faire de serments, et il rejetait la doctrine du purgatoire. Il pensait qu'ils ne devaient pas aller au théâtre et à la danse ou fréquenter les tavernes.

Des hommes et des femmes furent attirés par cette manière de vivre dans l'obéissance fondée sur le Nouveau Testament. Valdo eut bientôt de très nombreux disciples. On les appelait les Vaudois. Ils critiquaient les pratiques et les doctrines non-bibliques de l'église romaine. Ils étaient profondément troublés par la vie corrompue de beaucoup de membres du clergé.

Valdo pratiquait ce qu'il prêchait. Il liquida son affaire et veilla à subvenir aux besoins de sa famille. Puis il se mit à voyager à travers l'Europe pour enseigner la simplicité de vie et de foi. Il enseignait qu'il faut chercher à régler les conflits par l'amour et

non par la force. Il enseignait l'obéissance au Seigneur Jésus. En 1179, l'église romaine lui donna l'ordre de cesser de prêcher cette doctrine, mais il ne tint aucun compte de cet ordre. Cinq ans plus tard, le pape l'excommuniait. Il continua cependant à enseigner la Parole de Dieu.

Les Vaudois étaient nombreux à travers toute l'Europe. Ils furent souvent traqués à mort par les autorités civiles à la demande de l'église.

Le mouvement diminua considérablement jusqu'à ce qu'il se limite aux vallées alpines, au Nord de l'Italie. Même là, il fut durement persécuté.

Pendant la Réforme, le réformateur Oecalampade conseilla aux Vaudois de rompre leurs liens avec l'église catholique. Depuis longtemps déjà, ils avaient perdu une partie de l'obéissance radicale qu'avait enseignée Valdo, par exemple : la non-résistance. Au 19e siècle, ils avaient une faculté de théologie d'abord près de Torre Pellice, puis près de Turin. Depuis 1920, elle se trouve à Rome.

Les Vaudois ont fait un noble effort pour restaurer le christianisme du Nouveau Testament.

Wyclif

Valdo était mort en 1217. Un siècle plus tard environ, en 1320, naquit Wyclif en Angleterre (appelé parfois Wiclif ou Wycliffe). Ce fut par certains côtés un Valdo anglais, bien qu'il n'ait pas enseigné la non-résistance et qu'il n'ait pas fondé d'église. En effet, il chercha à amener les chrétiens de Grande-Bretagne à l'engagement personnel vis-à-vis de Jésus-Christ et du Nouveau Testament. En raison de ces efforts, on l'appela parfois «l'étoile du matin de la Réforme».

Wyclif considérait que la papauté était l'antichrist dont parle le Nouveau Testament et pensait que le clergé ne devait pas posséder de propriété. Il croyait

que les Saintes Ecritures suffisent pour la vie du chrétien et pour l'église. Par conséquent, il était très critique vis-à-vis des doctrines et des pratiques catholiques qui étaient apparues avant son époque. Il rejetait l'obligation du célibat pour le clergé. Il était aussi opposé au système des indulgences, aux pélerinages religieux que l'on faisait vers les reliquaires, et à beaucoup d'autres formes de la pratique et de la piété d'alors. Il voulait retrouver le christianisme du Nouveau Testament. Il emprunta certaines de ses idées de Saint-Augustin (354-430).

Wyclif mourut le 31 décembre 1384. Par ordre du pape, ses os furent déterrés en 1428 et brûlés, car il le considérait comme un hérétique. Wyclif fit beaucoup pour l'enseignement des vérités fondamentales du christianisme, par exemple en envoyant des prédicateurs laïcs, deux par deux, à travers toute l'Angleterre.

Hus

Jans Hus, de Bohème, fut l'un des réformateurs les plus zélés. Né vers 1371, Hus étudia, obtint un diplôme de maîtrise et fut ordonné prêtre en l'an 1400. L'année suivante, il devenait doyen de l'université de Prague, l'une des meilleures d'Europe, dans laquelle il avait étudié. En 1402, il fut nommé Recteur de cet établissement. Il étudia avec un grand intérêt les essais en latin de John Wyclif et devint disciple du réformateur anglais. Du haut de la chaire de la grande chapelle de Prague « Les Saints Innocents de Bethléhem » il préconisait la réforme. On venait l'entendre en foule. Il critiquait la corruption du clergé. Il allait jusqu'à accuser publiquement les papes d'erreur et de péché. Sa propre vie était irréprochable et sa maîtrise des Ecritures remarquable. Il prêchait sans crainte, jugeant de la vie du commun peuple, mais aussi de celle des rois et des

papes d'après les exigences de la Parole de Dieu. La reine elle-même vint écouter ce témoin héroïque de Dieu.

En 1410 Hus fut excommunié par le Pape Jean XXIII. Mais ceci ne mit pas fin à son influence et en 1412, le Pape Jean frappa toute la ville de Prague de l'interdit papal, sentence très sévère qui interrompait l'administration de tous les sacrements dans la ville. Pour mettre fin à cette terrible situation, Hus quitta Prague. Mais le pape n'était pas satisfait. En 1413, Hus reçut donc ordre de se présenter devant le grand Concile de Constance pour être jugé. Ce Concile avait été réuni pour tenter de régler une situation difficile : l'église romaine ayant alors trois papes rivaux à la fois.

Obéir à cet ordre était bien risqué. Hus se décida à le faire lorsque le roi Wenceslas de Bohème et l'empereur Sigismond signèrent pour lui un sauf conduit. Ce document garantissait que Hus pourrait repartir de Constance sans être inquiété, quel que soit le résultat du procès. Mais Hus fut déclaré hérétique et on lui dit qu'on ne tient pas les promesses faites à un hérétique !

Après un procès de pure forme, il fut brûlé vif le 6 juillet 1415. De la réforme de Hus naquit une église de la Parole, l'Unitas Fratrum (l'unité des frères). De ce groupe sortit plus tard l'église morave, fortement missionnaire.

LA REFORME DU 16e SIECLE SECOUE L'EUROPE

Martin Luther

Né en Allemagne, Martin Luther (1483-1546) est l'artisan le plus important de la réforme protestante. C'est sous sa direction qu'elle prit son essor. Son

œuvre marqua les débuts du protestantisme. Luther, catholique sincère, était devenu moine de l'ordre de Saint Augustin en 1505. Deux ans plus tard il devenait diacre et prêtre. Il reçut son Doctorat en théologie en 1512 et plus tard devint professeur à l'université de Wittenberg en Allemagne. Malgré sa formation, cet homme de Dieu brillant et pieux avait des incertitudes au sujet de son salut. Rien ne semblait parvenir à lui donner la conviction qu'il était sauvé. Mais au cours de l'année 1514, alors qu'il étudiait la Parole de Dieu, il finit par comprendre le verset 17 du chapitre 1 de l'épître aux Romains de manière toute nouvelle. Ce verset dit que la justice de Dieu est révélée dans la bonne nouvelle de l'évangile. Jusque-là, Luther avait toujours compris que Dieu punit nos péchés parce qu'il est juste de nature. Mais l'Ecriture lui montra que Dieu donne aux croyants sa justice comme un cadeau. Luther crut que c'était le Saint-Esprit qui lui avait donné cette nouvelle compréhension. C'était comme s'il était né de nouveau. Cette découverte ouvrait pour lui, dit-il, «les portes du Paradis». Désormais Luther eut la paix et la joie dans le Saint-Esprit.

Au cours de l'automne 1517, Luther fut profondément troublé par la manière abusive dont Jean Tetzel, un moine dominicain, vendait des indulgences. Il écrivit à l'archevêque de sa région pour attirer son attention sur ces excès déplorables. Luther ne savait pas alors que l'archevêque lui-même était à l'origine de ce commerce. Celui-ci espérait, en effet, réunir assez d'argent pour payer à Rome le prix de son office d'archevêque. Luther n'obtint donc bien entendu aucune aide de la part de l'archevêque, mais en revanche alluma une lumière qui ne s'est jamais éteinte depuis. Il prépara 95 thèses ou déclarations qui s'attaquaient au système de la vente des indulgences. Il placarda cette liste à la porte de l'église. A partir de ce moment Luther fut un homme marqué. La lutte

commencée ne devait plus s'arrêter. Certains évêques et des savants s'opposèrent à lui jusqu'à leur dernier souffle. Mais ils ne pouvaient empêcher les progrès de la vérité biblique telle que l'enseignait Luther avec de plus en plus de clarté et de puissance. L'église catholique fulminait. Mais Luther était relativement en sécurité. Il jouissait de la puissante protection et du soutien des princes allemands, surtout de Frédéric le Sage de Saxe qui n'allait pas laisser son brillant professeur être brûlé comme hérétique.

Luther croyait fermement que la Bible est la seule autorité pour l'église. Il se mit à enseigner la doctrine du salut par la grâce de Dieu et par la foi. Il rejetait la vie monastique et l'obligation du célibat pour le clergé. Il considérait le mariage comme un don de Dieu. Il haïssait l'institution de la papauté et luttait contre l'enseignement selon lequel les sacrements procurent le salut. Pour lui, on reçoit le salut en se repentant et en acceptant l'évangile, la bonne nouvelle. Cette bonne nouvelle, c'est le salut en Christ crucifié et ressuscité. Il finit par rejeter aussi l'enseignement sur le purgatoire, sur le trésor de mérites, le système des indulgences, les prières à Marie, aux saints décédés et aux anges. A la place de la Messe (répétition du sacrifice de Jésus), il voulait une sainte cène célébrée selon le modèle biblique, sous les deux espèces : pain et vin.

Luther n'appliqua pas immédiatement ce qu'il enseignait dans un certain domaine : celui du mariage. Il avait 41 ans, lorsque le 27 juin 1525, il épousa une ancienne religieuse, Catherine von Bora, âgée de 26 ans. Il dit qu'il se maria « pour plaire à son père, pour défier le pape et pour contrarier le diable ». De leur union naquirent trois fils et trois filles.

Dès 1526, les princes germaniques qui soutenaient Luther commencèrent à établir des églises « luthériennes » territoriales. Le titre « luthérien » fut adopté contre le désir de Luther. La foi luthérienne était

majoritaire dans une grande partie de l'Allemagne du Nord et dans les pays scandinaves. Toutes les églises protestantes ont une grande dette vis-à-vis de Luther. C'est lui qui proclama avec une grande clarté et une conviction profonde les vérités de la bonne nouvelle du Nouveau Testament.

Zwingli

Un grand réformateur, appelé Ulrich Zwingli (1484-1531) apparut sur la scène dans le nord de la Suisse. Zwingli n'obtint pas comme Luther de doctorat en théologie, mais il étudia malgré tout à l'Université de Vienne. En 1506 il obtenait une maîtrise à l'Université de Bâle. Puis il servit comme prêtre à Glarus en Suisse. En 1516 il fut transféré à Einsielden où il fut troublé par le nombre impressionnant de membres de l'église qui venaient à cet endroit vénérer une image de la Vierge Marie. En 1518, il se rendit à Zurich et se mit à prêcher le jour de l'an 1519. Zwingli était un puissant prédicateur. Il commentait différents livres bibliques, chapitre après chapitre. Ses messages avaient de la fraîcheur et de la force. Comme Luther, il utilisait des illustrations simples pour rendre vivante la parole de Dieu. Dans sa progression vers un christianisme ferme et fidèle au Nouveau Testament, Zwingli ne connut pas de grands bouleversements comme Luther. Il y parvint progressivement à travers l'étude directe de la Bible. Ce n'est que plus tard qu'il se mit à lire Luther qu'il apprécia fort et dont il tira profit. En 1523 Zwingli publia ses propres thèses, célèbres, au nombre de 67, appelées « Conclusions ». La peste, qui emporta à peu près un quart de la population à l'intérieur et aux alentours de Zurich, augmenta la foi en Christ de Zwingli. Son frère en mourut, et lui-même faillit mourir.

En 1522, lui et plusieurs autres prêtres tentèrent d'obtenir la permission pour les prêtres de se marier

honorablement, car à l'époque, beaucoup de prêtres vivaient en concubinage. L'évêque ayant opposé un refus à cette demande, Zwingli passa aux actes. Il s'unit en secret à une veuve du nom de Anna Reinhart Meyer qui eut de lui deux fils et deux filles. Avant la naissance du premier enfant en 1524, Zwingli célébra publiquement son mariage avec Anna dans l'église où il prêchait (la Gross Münster de Zurich).

Au long des années, Zwingli et le conseil de la ville mirent de côté certaines pratiques ou doctrines catholiques, l'une après l'autre au fur et à mesure qu'ils sentaient que le peuple était prêt au changement. Ainsi, le 13 avril 1525, célébra-t-on officiellement la Sainte Cène dans la Gross Münster. Désormais il n'y eut plus de messe dans l'église d'état de Zurich.

Zwingli alla plus loin que Luther dans sa réforme. Tous deux rejetaient la doctrine catholique de la transsubtantiation : la croyance que l'hostie de la Messe est par la puissance de Dieu miraculeusement transformée en corps et en sang du Seigneur. Luther préférait l'expression « la présence réelle » de Christ dans la Cène. Pour lui l'expression-clef était : « Ceci est mon corps ». Zwingli, en revanche, considérait le pain et le vin comme des symboles commémoratifs du corps brisé et du sang versé du Seigneur. Pour lui, l'expression-clef était : « Faites ceci en mémoire de moi ». Les deux réformateurs insistaient sur le fait que les croyants participent et au pain et au vin.

Luther ne rejetait pas l'utilisation de l'art au cours des cultes à l'église : les instruments de musique, et autres pratiques historiques, à moins qu'elles ne soient condamnées par la Parole de Dieu. Il ne rejetait que ce que l'Ecriture ne permet pas. Zwingli, au contraire, n'accordait aucune place aux arts dans le culte. Bien qu'excellent musicien lui-même, il ne voulait d'aucune musique, qu'elle soit instrumentale ou vocale, dans l'église.

Pour lui l'office était le moment où l'on écoute et enseigne la Parole de Dieu et où l'on prie le Père ensemble. Il ne voulait garder que ce qu'enseigne le Nouveau Testament. Il changea les cathédrales en salles de réunion, allant jusqu'à faire recouvrir de peinture des œuvres d'art de grande valeur qui étaient sur les murs de la Gross Münster de Zurich.

Lefèvre d'Etaples, Martin Bucer et Jean Calvin

En dehors de Wittenberg et de Zurich, la Réforme s'est répandue assez rapidement dans d'autres villes et d'autres pays.

Dès l'année 1520, les écrits de Luther se répandaient en France, où, jusqu'alors, les pensées de la Réforme n'avaient atteint qu'un cercle étroit d'intellectuels et de théologiens sous l'influence d'un professeur de la Sorbonne, Jacques Lefèvre d'Etaples. Humaniste, ce dernier découvrit, par l'étude de la Bible, la doctrine de la justification par la foi.

En Alsace, à Strasbourg, un mouvement de réforme fut mené dès 1523 par Martin Bucer (1491-1551). C'est là que s'était réfugié pendant plusieurs années, un réformateur français du nom de Jean Calvin. Calvin, appartenant à une famille de magistrats d'église et ayant adopté les thèses de Jacques Lefèvre, avait déjà passé quelques années à Genève (1536-1538). En raison d'une dispute, il partit pour Strasbourg en septembre 1538, où il rédigea la deuxième édition latine (1539) et la première française (1541) de l'Institution de la religion chrétienne. Calvin fut marqué par la pensée de Bucer pendant son séjour à Strasbourg ; en septembre 1541, il rentra à Genève pour y mener la Réforme jusqu'à sa mort en 1564.

Les réformes de Zurich, de Strasbourg et de Genève ont contribué à la naissance de ce qui est appelé aujourd'hui l'Eglise Réformée, qui s'est répandue en France, en Suisse, en Hollande et en Ecosse.

III

Naissance d'une église confessante : le mouvement anabaptiste pacifique

Ce que l'on appelle aujourd'hui l'église mennonite trouve son origine dans la première église « libre » ou « confessante » de l'histoire moderne. (Ce terme d'églises libres correspond aux églises qui ne sont pas églises d'état comme l'était l'église romaine au Moyen-Age).

L'idée de l'église libre ou de confessants naquit à Zurich, en Suisse, dans l'aile dite « radicale » de la réforme zwinglienne.

LES FONDATEURS DE L'EGLISE DE CONFESSANTS EN SUISSE

Conrad Grebel

Le chef de file le plus important que l'on trouve à l'origine de l'idée d'une église de confessants est Conrad Grebel. Son principal collègue fut Felix Mantz. Conrad était le fils aîné d'une famille suisse importante (aujourd'hui les Von Grebel). Sa mère était Dorothea Fries, fille de Hans Fries qui avait été magistrat dans la ville d'Uri.

Conrad naquit vers 1498 et semble avoir fréquenté l'école de latin à Zurich. A 16 ans, il s'inscrivait à l'Université de Bâle ; puis avec une bourse de l'Empereur, il fréquenta celle de Vienne (Autriche), de 1515 à 1518. Une bourse du roi de France lui permit d'étudier à l'Université de Paris (1518-1520). Par la suite, il voulut s'inscrire à celle de Pise grâce à une bourse papale, mais ce projet ne se réalisa pas. Il n'obtint jamais de doctorat.

En 1520, étant alors en froid avec son père, il revint à Zurich. Sans doute en raison de la vie dissolue qu'il avait menée pendant le temps de ses études, il était en fort mauvaise santé et dut en souffrir le reste de sa courte vie.

De retour à Zurich, il appartint bientôt au cercle d'intellectuels qui entourait Zwingli et apprit à admirer et à apprécier le réformateur suisse.

En 1521 le jeune Grebel, alors âgé de 23 ans, s'attacha à une jeune fille du nom de Barbara.

Elle n'appartenait pas au même milieu que la famille Grebel et les parents de Conrad décidèrent qu'il ne pourrait en aucun cas l'épouser. Malgré l'interdiction, le 6 février 1522, pendant que son père s'était absenté de Zurich, Conrad et Barbara furent mariés par le prêtre de l'endroit. Les parents étaient

furieux ; la mère de Conrad pleura des journées entières. Mais le couple était heureux. Le père ayant refusé de les installer dans sa propre maison, ils vécurent chez les grands-parents Grebel.

Conversion de Grebel

Conrad participait toujours aux réunions du cercle de Zwingli. Peu de temps avant la naissance de son premier fils, il fit l'expérience de la nouvelle naissance. Le changement que cela opéra dans sa vie fut très clair. Il se réjouissait désormais de l'évangile et des progrès qu'il accomplissait grâce à la réforme zwinglienne. Lorsque naquit son premier enfant, en 1522, Conrad lui donna le nom de Théophile, celui de l'ami de Luc dont il est question en Actes 1:1. Il eut ensuite un deuxième fils, Josué (1523), puis, une fille, Rachel (1525). Aujourd'hui le pasteur de la Gross Münster de Zurich, l'église de Zwingli, est le Dr. Hans Rudolf von Grebel. C'est un descendant de Conrad et de Josué.

Grebel propose une église biblique

Pendant près d'un an, Grebel se réjouit de la réforme de l'église de Zurich que menait Zwingli. Mais lors d'une discussion publique en octobre 1523, il devint évident que les rapports entre Grebel et Zwingli s'étaient refroidis. Grebel trouvait Zwingli trop prudent dans sa manière d'aborder la réforme. Zwingli voulait toujours laisser les décisions au jugement du Conseil des 200, l'autorité suprême de la ville. Grebel s'irritait de cette attitude. Son manque de confiance vis-à-vis de Zwingli allait grandissant. En septembre 1524, Grebel était vraiment amer. Zwingli, lui aussi, s'impatientait de l'attitude de Grebel et d'autres jeunes radicaux.

Vers la même époque, deux traités de la main d'un

réformateur allemand, Thomas Müntzer, tombèrent entre les mains de Grebel. Thomas Müntzer était un prêtre luthéranisant qui avait été curé de Zwickau en Saxe. Il s'y était lié avec un groupe d'illuminés d'un type spiritualiste millénariste. Il avait rejeté le baptême des enfants et critiquait violemment le catholicisme et le luthéranisme. Il annonçait la proximité d'un millénium qui s'établirait par une révolte des pauvres. Il semble que Grebel et ses compagnons n'aient pas su tout de suite qu'il prêchait la violence. Ils se mirent à lire les traités et à les étudier avec ardeur. Puis, en septembre 1524, ils écrivirent une longue lettre ainsi qu'un important post-scriptum à ce « frère Thomas » nouvellement découvert. Dans ce document, Grebel présente une vision soigneusement pensée de l'église de confessants. Ce document a été souvent traduit et imprimé.

Cette lettre de 1524 présente les convictions fondamentales de Grebel et de ses collègues : Felix Mantz, Henri Aberli, Hans Broetli, Andreas Castelberger, Hans Ockenfuss et Bartholomée Pur.
Voici les points principaux de l'introduction de la lettre :
1- la chute de l'église primitive ;
2- l'erreur du sacramentalisme ;
3- l'absence de nouveauté de vie chez les membres de l'église de Zurich ;
4- l'erreur de ne pas demander aux chrétiens d'appliquer les principes du Nouveau Testament ;
5- la nécessité d'édifier la foi et la vie sur les Saintes Ecritures seules (sola scriptura).
Dans le corps de la lettre, Grebel défend avec force :
1- L'importance de la prédication de la Parole de Dieu ;
Il suit Zwingli et rejette l'emploi du chant et des psalmodies dans le culte.
2- Une observance non liturgique de la cène. Seules

les paroles bibliques et le pain ordinaire ainsi que le vin ordinaire devraient être utilisés. L'officiant ne devrait pas porter de vêtements spéciaux à cette occasion. La cène n'est pas un sacrement. Il faut la pratiquer souvent, dans l'amour et dans la joie. Ceux qui désirent y participer doivent vivre l'amour fraternel. Grebel appelle la Cène le repas de l'Unité.
3- Une église fidèle. Grebel veut une église fidèle à la Parole. Ceci est plus important que l'importance numérique d'une église.
4- Une église qui obéit radicalement à la Parole ;
5- Un ministère soutenu par les assemblées et non par des fonds provenants d'autres sources.
Grebel pose comme fait admis la séparation de l'église et de l'état.
6- Une vie de disciple qui coûte, plutôt que la grâce à bon marché (l'obéissance quotidienne plutôt qu'une vie d'insouciance).
7- Une salle de réunions où tous les chrétiens se réunissent pour entendre la Parole de Dieu. C'est-à-dire, pas d'œuvres d'art, de tablettes en pierre avec les dix commandements, etc... de peur que ces objets ne deviennent de faux dieux.
8- Une église, dont la discipline est tirée de la Parole de Dieu et s'exerce dans la prière et le jeûne. Cette discipline doit suivre « la règle de Christ » telle qu'elle se présente dans Matthieu 18:15.
9- Une église fonctionnant selon le principe de l'amour qui est prêt à souffrir plutôt que de faire souffrir, selon l'exemple de Christ. Donc impossibilité absolue de faire la guerre.
10- Un baptême d'eau qui est riche dans son symbolisme : en Christ nos péchés sont lavés, en Christ nous sommes transformés intérieurement. Par le baptême nous montrons publiquement notre foi au Seigneur Jésus. Nous indiquons que nous sommes désormais « morts » au péché et marchons en

nouveauté de vie. En bref, nous exprimons par le baptême le fait que nous avons expérimenté le «baptême intérieur» qui, seul, sauve.

11- Le salut des enfants et des nouveaux-nés fondé sur l'Ecriture. La foi n'est pas exigée pour le salut des enfants. Ils sont sauvés par celui qui est mort pour eux. Le baptême d'eau, en revanche, est réservé aux croyants - donc à des personnes conscientes de l'engagement que représente le baptême.

Le porteur de cette première lettre fut retardé par un orage, et Grebel en écrivit une seconde. Dans cette lettre, il ajoute une protestation très vive contre l'utilisation de la révolution armée pour parvenir au renouvellement de l'église. Il annonce aussi que la persécution doit frapper l'église libre. Il semble que ces lettres ne soient jamais parvenues à Müntzer. Lorsque le courrier parvint à sa ville, il venait de la fuir. Le courrier les aura sans doute rapportées à Grebel, puisqu'elles se trouvent aujourd'hui dans la collection Vadian à Saint-Gall.

Nous sommes grandement redevables à Vadian, beau-frère de Grebel, d'avoir conservé de nombreuses lettres de Grebel. Si toutes avaient été perdues, nous ne saurions rien de la vision qu'avait Grebel sur l'église de confessants.

Grebel exclu de l'église d'état

Le cercle de Grebel critiquait Zwingli pour avoir permis au Conseil des 200 sénateurs de contrôler la réforme de Zurich. Pourtant ces jeunes radicaux ne se retirèrent pas inconsidérément du mouvement. Au contraire, ils espéraient que Zwingli permettrait à la Parole et à l'Esprit de Dieu de diriger le renouveau de l'église d'état de Zurich.

En décembre 1524, Zwingli rencontra Grebel et tenta d'obtenir son soutien. Mais les deux hommes ne purent parvenir à un accord. Leurs convictions étaient

trop éloignées. Le 10 janvier 1525, nouvelle tentative, nouvel échec.

Le grand débat

Une semaine plus tard, une discussion publique se tint devant les différents conseils de la ville de Zurich. Zwingli était assisté par ses collègues Léo Jud et Heinrich Engelhard. Auprès de Grebel se tenaient Felix Mantz et Guillaume Reublin. La question de surface était : Faut-il baptiser les nouveaux-nés ou les croyants ? Mais la question qui se posait plus profondément était celle de la nature même de l'église. Devait-elle être église d'état, c'est-à-dire église de multitude ou église de croyants, de «confessants» ? Dans l'église d'état, à cette époque, tous les nouveaux-nés étaient baptisés peu après la naissance et tous les citoyens étaient comptés comme membres de l'église (position de Zwingli). Dans l'église des croyants, seules des personnes qui se repentent de leurs péchés, se tournent vers Christ et s'engagent à le suivre toute leur vie, doivent être baptisées (position de Grebel).

Zwingli, comme d'habitude, était prêt à accepter l'avis des autorités civiles sur la réforme de l'église. Cependant, Grebel affirmait avec insistance qûe le gouvernement n'avait rien à voir avec la théologie et la pratique de l'église de Jésus-Christ. Le conseil accepta bientôt la position de Zwingli. Il dit que Zwingli avait fait la démonstration que le baptême d'enfants devait être maintenu. Le lendemain, le Conseil décida d'exiler les parents qui attendraient plus de huit jours avant de baptiser leurs enfants. Ce n'est que dans une situation où église et état sont unis qu'un gouvernement peut ainsi prendre des décisions d'ordre théologique !

Grebel et ses amis étaient très opposés à cette

décision. Ils demeurèrent cependant dans l'église d'état jusqu'au samedi 21 janvier 1525. A cette date, le Conseil donna l'ordre à Grebel et à Mantz de cesser les réunions d'étude de la Parole qu'ils avaient avec leurs disciples. En effet, avant ce décret, Grebel et Mantz, tous deux laïcs, et leurs amis s'étaient rencontrés régulièrement chez l'un d'eux pour étudier les Ecritures et apprendre la vérité chrétienne. L'étude et la communion fraternelle purifiait leur vie et réchauffait leur cœur. Comment auraient-ils pu obéir à l'ordre de cesser de se rencontrer ?

L'église de confessants est née

Ce même samedi soir, le 21 janvier 1525, le cercle de Grebel se réunit en secret pour réfléchir et pour prier au sujet de cette situation difficile. La réunion se tint probablement dans la maison de Mantz, allée de Neustadt, presque dans l'ombre de la Gross Münster de Zwingli.

Un nouveau participant se joignit au groupe, le prêtre Georges Cajacob des Grisons (surnommé plus tard Blaurock à cause de son manteau bleu). Comme ils réfléchissaient à leur situation apparemment sans issue, la crainte s'empara d'eux. Ils s'agenouillèrent donc et demandèrent à Dieu d'entendre leurs prières et de les diriger.

Lorsqu'ils eurent prié, le prêtre Georges demanda à Grebel de le baptiser. Grebel le rebaptisa donc. Alors les autres demandèrent à leur nouveau frère, Georges de les rebaptiser, ce qu'il fit. Jusque-là Grebel avait soigneusement évité la rupture avec l'église établie pour pouvoir réaliser l'église fidèle à la Bible comme il la comprenait - une église séparée du gouvernement et pratiquant le baptême des croyants.

Mais désormais il se sentait libre de fonder une telle église. Après tout, l'église et l'état s'étaient unis dans

leurs efforts pour mettre fin à son ministère et pour envoyer en exil ceux qui refusaient d'obéir à leurs ordres non bibliques. Les frères (c'est ainsi qu'ils s'appelaient entre eux) étaient en fait chassés de l'église d'état.

Bien que réformée en certains points, l'église d'état était, à ce moment-là, toujours catholique de nom.

Grebel répand l'idée de l'église de confessants

Dans le groupe, tous étaient remplis de joie et désiraient ardemment rendre témoignage à d'autres. Grebel lui-même passa les dix derniers jours de janvier 1525 à rendre témoignage à ses amis de la région de Zurich. En février et mars, il était dans le canton de Schaffhouse. Vers la fin de mars, il revint dans la région de Zurich. Puis il enseigna et rendit témoignage à Saint-Gall, remportant le plus grand succès de sa courte carrière. Avant le dimanche des Rameaux, il avait amené 500 personnes à la conversion à cet endroit. Ceci lui donna l'espoir qu'une église de confessants serait bientôt fermement établie en Suisse. Il passa le reste du printemps à Zurich. La dernière lettre de lui qui ait été conservée date du 30 mai 1525. Elle était adressée à son beau-frère, Joachim von Watt (1484-1551). Watt, connu sous le nom de Vadian, était l'ancien recteur de l'université de Vienne ; il était aussi physicien, maire de la ville de Saint-Gall et réformateur zwinglien. Dans la lettre, Grebel plaide avec éloquence pour que Vadian n'use pas de persécutions contre lui et ses disciples. Il affirme aussi sa conviction que les chrétiens doivent vivre selon les Ecritures dans la vie quotidienne. Le ton de Grebel est parfois vif. Pourtant il s'adresse à Vadian en disant « mon beau-frère et frère dans le Seigneur ».

Pendant l'été 1525, Grebel retourne à la maison de son enfance près de Gruningen, à l'est de Zurich. En

juillet, il reçoit l'ordre de comparaître devant le tribunal à Zurich pour avoir diffamé un essai de Zwingli sur le baptême. Comme on lui refusa un sauf-conduit, il décida d'ignorer la convocation. Le 8 octobre 1525, après une prédication, il est arrêté et emprisonné dans le château de Gruningen. Ce bâtiment était autrefois sa maison. De là, il est emmené à Zurich pour participer à une troisième discussion entre Zwingli et ces radicaux ou « anabaptistes » (rebaptiseurs). Le 18 novembre, les principaux leaders du mouvements : Grebel, Mantz et Blaurock, sont envoyés en prison à Zurich. Les visites ne sont pas permises.

Ils parviennent à obtenir un nouveau procès qui a lieu les 5 et 6 mars 1526. Le 7 mars, ils sont tous condamnés à la prison à vie. Deux semaines plus tard, ils parviennent cependant à s'échapper de la prison. C'est probablement Jacob Grebel, sénateur respectable de Zurich et zwinglien, qui les y aida. Bientôt on voit Conrad Grebel prêcher dans les cantons d'Appenzell et des Grisons.

Mort de Grebel, Mantz et Blaurock

La santé de Grebel continuait à empirer. Pélerin malade et fatigué, il parvint au village de Mainefeld où vivait sa sœur. C'est là qu'il mourut de la peste pendant l'été 1526. Au mois d'octobre de cette année-là, Zwingli fit décapiter le père de Grebel à Zurich.

Un an seulement avait passé depuis que Grebel avait contribué à fonder la première église libre moderne à Zurich le 21 janvier 1525. Aucun monument ne marque le lieu où il fut enterré. Son « monument », c'est plus d'un demi-million de mennonites de par le monde qui gardent les points les plus importants de sa vision.

Après s'être évadé de prison, Mantz y retourna à plusieurs reprises. Sa dernière arrestation eut lieu le 3 décembre 1526. Cette fois, il fut condamné à mort par noyade le 5 janvier 1527. A 15 heures, Mantz fut emmené au bord de la Limmat, fleuve qui traverse la ville de Zurich. On lui lia les pieds et les mains. On plia son corps, les coudes plus bas que les genoux ; il fut bloqué dans cette position à l'aide d'un bâton. Puis on le jeta dans l'eau froide du fleuve. Juste avant son exécution, il cria en latin : «Entre tes mains, Seigneur, je remets mon esprit».

Ce même jour, on arrêta Blaurock et on le frappa presque à mort. Après cela, il alla prêcher dans le Tyrol autrichien. Il semble qu'il ait converti un millier de personnes là-bas. Mais au mois d'août, les autorités se saisirent de lui. Il fut très durement torturé et le 6 septembre, mourut brûlé vif à Clausen, ville qui se trouve aujourd'hui en Italie. Juste avant de mourir, il leva les doigts dans un signal convenu d'avance avec ses amis pour les prévenir qu'il mettait toujours sa confiance dans le Christ.

Denck et ses collègues dirigent le renouveau en Europe Centrale

Il y eut d'autres chefs de file des mouvements «anabaptistes» de Suisse et d'Allemagne du Sud. Parmi eux se trouvait un certain Hans Denck. On le connaît surtout pour cette belle affirmation : «Nul ne peut connaître vraiment le Christ s'il ne le suit dans la vie». Denck mourut de la peste en novembre 1527, un an après Grebel.

Hans Hut, brûlant prédicateur a, dit-on, converti plus de personnes que tous les autres prédicateurs anabaptistes réunis. Partout où il allait, en Bavière, en Souabe, en Franconie et en Moravie, il attirait les foules, baptisait les nouveaux convertis et participait

avec eux à la Sainte Cène.

Hut et Denck dirigèrent une réunion qui se tint à Augsburg en août 1527 pour organiser l'œuvre missionnaire du mouvement.

Après cette réunion, Hut resta dans la ville et fut arrêté comme hérétique. Il subit de nombreux «examens» pendant la fin de l'automne 1527. Le dernier eut lieu le 6 décembre. Pendant ces interrogatoires, il était souvent torturé. Au dernier, il fut si durement torturé qu'il tomba dans le coma. Son fils Philippe raconta plus tard qu'après avoir été transporté à son lit de paille, il fit tomber une chandelle alors qu'il gisait inconscient. La paille prit feu et Hut mourut brûlé. Le lendemain, on lia le cadavre de Hut à un siège, on le transporta au tribunal et on l'accusa d'avoir essayé de mettre le feu à la prison pour permettre aux autres prisonniers de s'échapper. Puis on brûla son corps, condamnation réservée aux hérétiques.

Balthasar Hubmaier fut l'un des anabaptistes les plus connus. Il était écrivain, défenseur du baptême des croyants et avocat fort éloquent de la tolérance religieuse. Très tôt, il remit en honneur le lavement des pieds dans l'église et il fut probablement le premier chef de file anabaptiste à organiser des services de présentation d'enfants. Il ne s'agissait pas de les baptiser, mais de les présenter à Dieu, le baptême n'ayant lieu qu'à un âge où l'on peut s'engager consciemment et personnellement à suivre Jésus-Christ et à adopter la manière de vivre qu'Il propose à ses disciples.

Après avoir été emprisonné et torturé, Hubmaier fut brûlé vif le 10 mars 1528 à l'extérieur de la ville de Vienne. Il divergeait de Grebel et des frères suisses sur la question de la non-résistance. Sur ce point, il était plus proche des partisans de l'église d'état que de ceux-ci. En quelques années, le mouvement qu'il avait suscité fut complétement détruit.

Jacob Hutter, chef reconnu des anabaptistes pacifiques d'Autriche et en particulier du Tyrol, fut appelé à réorganiser une assemblée anabaptiste, composée surtout de réfugiés de Suisse, d'Allemagne du Sud et d'Autriche, qui avait adopté un régime communautaire. Etablie d'abord à Nikolsbourg, sur les terres des barons de Liechtenstein, cette assemblée se scinda et une partie de ses membres se réfugia à Austerlitz où elle adopta un système communiste selon Actes 2:42-47. C'est là que Jacob Hutter se joignit à eux. Les persécutions obligèrent les «houttériens» à s'établir en Moravie, en Slovaquie, en Transsylvanie puis en Russie, en Amérique du Nord et du Sud où ils subsistent encore aujourd'hui.

Pilgram Marpeck, écrivain remarquable, vécut et servit principalement en Allemagne du Sud. Il semble qu'il ait eut un groupe de disciples qui différait fort peu de ceux des anabaptistes suisses.

Sattler clarifie le mouvement

Michael Sattler, converti en Allemagne du Sud en 1525, mit par écrit de manière concise et claire les fondements de la théologie de l'anabaptisme suisse. Ancien moine bénédictin, Sattler vint à Zurich avec son épouse au printemps 1525 et se joignit au cercle de Grebel. Il survécut environ neuf mois à Grebel et pendant ce temps très court, rendit énormément service à la communauté anabaptiste. Sattler s'appliqua à aider les anabaptistes à surmonter la tendance - ou la faiblesse - qui consiste à prêcher «la foi seule».

Il conduisit les frères et sœurs à l'unité lors de la réunion qui se tint le 24 février dans le village suisse de Schleitheim.

Lors de cette réunion, le groupe se mit d'accord sur sept articles de foi. Ces articles de foi, d'abord

copiés puis imprimés, circulèrent rapidement parmi les anabaptistes.

Les points principaux de l'entente de Schleitheim sont les suivants :

1 - Seuls seront baptisés les croyants qui marchent dans la résurrection (c'est-à-dire qui font la preuve d'une vie changée par la puissance de Dieu).
2 - Les membres qui retournent à une vie de péché et qui refusent de revenir à une vie fidèle de disciple se voient privés de leur qualité de membre.
3 - Ceux qui souhaitent rompre le pain ensemble doivent être unis dans la foi par le baptême des croyants avant de prendre la Cène.
4 - Les chrétiens doivent vivre une vie sainte séparée des péchés de la vie et de la société environnante.
5 - L'assemblée sera servie par des pasteurs. Leur devoir est de prêcher la Parole de Dieu, de présider à la Sainte Cène et de veiller à la bonne marche de la communauté.
6 - Les disciples doivent en toutes circonstances prendre la même attitude que le Seigneur souffrant. Ils n'utilisent jamais la force, la violence et ne font jamais la guerre.
7 - Obéissant strictement aux enseignements de Jésus-Christ, les membres ne prêtent jamais serment - même un serment civil. Ils se contentent d'affirmer la vérité telle qu'ils la perçoivent.

Sattler écrivit aussi abondamment sur des sujets divers : bénéfices de la mort du Christ, les deux sortes d'obéissance, avertissements contre des faux prophètes, comment interpréter la Bible. le divorce.

Les chefs catholiques d'Allemagne du Sud n'acceptèrent pas l'enseignement et les écrits de cet ancien moine. Il fut donc mis en prison à Binzdorf. Onze semaines après, lui et quelques autres anabaptistes furent conduits à Rottenburg pour y être jugés et exécutés. Huit chefs d'accusation furent retenus

contre Sattler. On lui reprochait :
1 - D'avoir désobéi au mandat impérial (il le nia).
2 - D'avoir rejeté le pouvoir magique du pain et du vin - la transsubstantiation (il l'admit).
3 - D'avoir rejeté l'extrême onction - l'onction des malades pratiquée pour les préparer à mourir (il soutint que ce n'était pas ce que l'apôtre Jacques enseigne).
4 - D'avoir affirmé que le baptême de nouveaux-nés ne sauve pas (il l'admit).
5 - De mépriser Marie, mère de Dieu (il affirma qu'il ne méprisait pas Marie, mais qu'il rejetait l'idée qu'elle puisse être médiateur entre Dieu et les hommes).
6 - D'être opposé à ce que l'on prête serment (il l'admit).
7 - De recommander que l'on prenne le pain et le vin mélangés dans un plat lors de la Sainte Cène (aucune réponse enregistrée).
8 - D'avoir violé ses vœux monastiques en se mariant (il soutint que le Nouveau Testament lui donnait la permission de le faire).
9 - D'avoir dit que, si une invasion turque avait lieu et s'il avait à combattre, il préfèrerait se battre du côté des Turcs (il plaida coupable pour cette accusation disant que les Turcs ne savaient pas ce qu'ils faisaient, mais que les chrétiens qui font la guerre sont des Turcs en esprit !).

A la fin du procès le greffier était furieux. Il déclara qu'exécuter Sattler par l'épée serait rendre service à Dieu. Les vingt-quatre juges sortirent puis revinrent bientôt, annonçant une sentence horrible : on devait lui arracher la langue. Il serait ensuite torturé au fer rouge, puis brûlé sur le bûcher. La sentence fut exécutée en mai 1527. La courageuse épouse de Sattler suivit son mari de peu et subit le martyre quelques jours plus tard.

Sattler a exprimé les vérités fondamentales auxquelles les mennonites sont attachés encore aujourd'hui :

1 - L'expérience de la nouvelle naissance, expliquée en Jean 3:1-21.

2 - L'amour et l'obéissance envers Christ selon les Ecritures.

3 - L'union à Christ par la foi.

4 - Le baptême d'eau pour les croyants qui sont ressuscités spirituellement à la vie nouvelle en Jésus-Christ.

5 - Une église disciplinée dans laquelle les croyants s'encouragent mutuellement à vivre fidèlement en disciples de Jésus-Christ.

6 - L'unité spirituelle entre les frères et sœurs avant de prendre la Sainte Cène.

7 - La sainteté de cœur et de vie.

8 - La séparation entre l'église et l'état - principe de l'église libre.

9 - La direction des assemblées assurée par des anciens.

10 - La doctrine de l'amour souffrant, ou non-résistance, de la victoire sur le mal par le bien.

11 - L'expression de la vérité par de simples déclarations : pas de serments.

12 - Un cœur changé qui brûle de l'amour de Dieu.

L'anabaptisme aux Bays-Bas

L'homme qui fut le porteur de la vision du renouveau dans l'église vers le nord de l'Europe et aux Pays-Bas, n'appartenait pas lui-même au groupe des frères suisses. Il s'agit d'un certain Melchior Hofmann, qui commença par prêcher la doctrine de Luther vers 1523. Dès 1525, il s'écartait de Luther sur plusieurs points. En particulier

- par son approche des textes bibliques, symbolique

plutôt que littérale ;

- par son grand intérêt pour les livres prophètiques de la Bible, surtout pour la dernière partie du livre de Daniel et l'Apocalypse ;
- par sa croyance en la révélation spéciale accordée individuellement aux personnes dans des rêves et des visions.

Melchior Hofmann écrivit beaucoup. Ses thèmes non-luthériens ressortent clairement de ses nombreux écrits. En 1526 il publia un texte sur Daniel 12 et les signes du jugement dernier. Avant cette époque il était parvenu à concevoir la Sainte Cène comme une cérémonie commémorative (symbolique). Il souhaitait aussi une plus grande liberté pour que les divers groupes religieux puissent exprimer leurs idées. Il était opposé au serment. Il était également résolument non-violent. Sur ces derniers points il était d'accord avec des anabaptistes rencontrés en 1530 à Strasbourg, sous l'influence desquels il adopta le baptême des adultes.

Il pensa que le Seigneur reviendrait en 1533. (Il n'était pas le seul réformateur à se livrer à ce type de spéculation).

En 1530 il publia trois petits livres :

1) Les tribulations des derniers temps
2) Signes et prodiges (d'avant la fin du monde)
3) Commentaires sur l'Apocalypse.

Deux ans plus tard il publiait un livre sur l'épître aux Romains.

Le Nord des Pays-Bas

En 1533 Melchior Hofmann se trouvait de nouveau à Strasbourg, où il publia un dernier livre « De l'épée » (introuvable aujourd'hui). Pensant le retour de Jésus-Christ imminent, il invita les autorités de la ville à l'arrêter et à le mettre en prison en attendant ce

jour. On le jeta dans un cachot misérable sans porte ni fenêtre - juste un trou dans le plafond. Il fut d'abord très heureux, mais son attente fut vaine. Comme on lui refusait du papier pour écrire, il utilisa à cette fin les draps de son lit (qui brûlèrent lors de la guerre franco-prussienne de 1870-1871). En 1543, après dix années difficiles dans cette prison, Melchior Hofmann mourut.

De bien des manières, Melchior Hofmann est un personnage tragique ; cependant il répandit aux Pays-Bas et en Allemagne du Nord, un anabaptisme teinté des idées qui lui étaient propres ; il fonda même une assemblée anabaptiste à Emden. Son influence sur les suites de l'anabaptisme aux Pays-Bas est indéniable.

IV

Menno Simons et l'anabaptisme néerlandais

Deux mouvements religieux émergèrent de l'enseignement d'Hofmann. D'une part, un mouvement violent mené par un Hollandais fanatique, Jan Matthijs, qui disparut dans les événements sanglants de la ville de Münster en Allemagne, d'autre part un Melchiorisme pacifique mené au départ par deux frères Obbe et Dirk Philips, adeptes, comme Hofmann, de la non-résistance.

Münster, en Westphalie, était alors une ville épiscopale et un centre commercial rattaché à la ligue hanséatique. La réforme luthérienne y fut prêchée par Bernard Rothmann, auparavant prêtre catholique qui en vint à critiquer le baptême des enfants. Il insistait aussi sur le devoir qu'ont les riches de partager leurs biens avec les pauvres. Les circonstances économiques ayant été défavorables en 1533, de nombreux réfugiés

arrivèrent dans la ville et parmi eux, beaucoup de disciples d'Hofmann. Un de ceux-ci, Jean de Leyde, pensa que le royaume de Dieu allait s'établir à Münster et non à Strasbourg comme l'avait cru Hofmann. (Ce dernier était d'ailleurs en prison dans cette ville à ce moment-là). Il attira à Münster le chef du mouvement anabaptiste hollandais Jan Matthijs qui vint s'y établir avec beaucoup de disciples. Ce dernier devint pratiquement le maître de la ville et ordonna le rebaptême de tous, ce qui provoqua le départ des catholiques et des luthériens. Le prince-évêque mit alors le siège devant la ville. Matthijs fut tué lors d'une tentative de sortie. Jean de Leyde organisa alors une dictature de régime communautaire et se livra à des extravagances. Les armées du prince entrèrent dans la ville par trahison et l'aventure se termina dans un bain de sang.

Mais tous les anabaptistes hollandais n'étaient pas partisans de la violence. Obbe et Dirk Philips, originaires des Pays-Bas, ayant approfondi leur connaissance des Ecritures, abandonnèrent rapidement la plupart des théories d'Hofmann, celles qu'il avait adjointes à l'anabaptisme néerlandais - par exemple, l'insistance sur les événements à venir, la croyance en un règne politique de Jésus-Christ sur terre, l'insistance sur les rêves, les visions et les révélations spéciales, etc... Obbe et ses collègues en arrivèrent à des conceptions très semblables à celles de Conrad Grebel et Michael Sattler - sans jamais être en contact avec eux, il faut le noter.

Menno Simons

Les Mennonites tirent leur nom de celui du réformateur anabaptiste, qui se joignit aux Obbenites (disciples de Obbe Philips) en 1536. Il fut bien sûr influencé par leur enseignement.

Menno Simons naquit à Witmarsum en Frise vers la

fin de 1495 ou le début de 1496. On ne sait rien de son enfance, de sa jeunesse, ou de ses études. Il fut ordonné prêtre de l'église catholique au printemps 1524.Il servit dans la paroisse de Pinjum, non loin de Witmarsum, pendant sept ans. Puis à Witmarsum même, de 1531 jusqu'au 30 janvier 1536, date à laquelle il renonça définitivement au catholicisme.

Il découvre les Ecritures

Au départ, Menno fut un prêtre heureux, satisfait, orateur apprécié, qui ne se posait guère de questions de conscience vis-à-vis de la foi catholique romaine. Trois facteurs vinrent changer cela.

Tout d'abord, à partir de la deuxième année de son sacerdoce, Menno commença à se poser de sérieuses questions concernant l'eucharistie. Le pain se change-t-il réellement en corps de Christ lors de la Messe ?

Il confessa d'abord ses doutes à son curé, mais la question restait en suspens pour lui. Selon sa propre affirmation, il n'avait jamais lu la Bible. Il s'était contenté jusque-là de ce que lui enseignait l'Eglise. Cette fois, pour trouver la paix de l'esprit, il se mit à lire le Nouveau Testament. Ce n'est que vers 1528 qu'il trouva le soulagement lorsqu'il fut rassuré sur son salut par un traité de Luther dans lequel Luther affirme que les «commandements humains ne sauraient nous vouer à la mort éternelle». Il continua donc dans son office de prêtre, mais il ne croyait plus à la doctrine de la transsubstantiation.

Le second choc vint lorsque Sicke Freerks Snijder, homme pieux et estimé, fut décapité le 10 mars 1531 pour s'être fait rebaptiser. Menno n'avait jusque-là jamais entendu parler de rebaptême. Une nouvelle crainte s'empara de lui. Etait-il possible que l'Eglise catholique soit dans l'erreur en ce qui concerne les deux sacrements les plus importants : l'eucharistie et

le baptême ?

Il consulta les ouvrages des réformateurs, Luther, Bullinger, Bucer et ceux des Pères de l'église, sans trouver de réponse satisfaisante.

Il se mit alors à examiner les Ecritures. Et cette fois encore il dut conclure que son église était attachée à une doctrine du baptême qui était fausse. Pourtant il demeura encore dans son office.

Conversion de Menno Simons

Le troisième facteur qui amena Menno à quitter l'église romaine fut la participation de son propre frère à une révolte des anabaptistes violents contre le gouvernement et sa mort le 7 avril 1535. Pour Menno, son frère ne suivait pas là la vérité de l'évangile. Mais il avait eu le courage de mourir pour ses convictions. Lui-même, Menno, connaissait maintenant la vérité de l'évangile, mais il n'avait pas le courage de prendre position. C'est alors que Menno fit l'expérience de la conversion, se tourna vers le Seigneur dans la repentance et la foi, et fut transformé.

Pendant neuf mois encore, il resta à son poste, espérant amener beaucoup de membres de son église au salut en Jésus-Christ. Mais le 30 janvier 1536, il abandonna sa paroisse et son sacerdoce et se joignit à la branche pacifique des melchioristes. Menno se fit alors rebaptiser.

Menno devient ancien

Pendant près d'un an, Menno n'eut guère de ministère public. Il gagnait une personne de temps à autre et l'accueillait dans la communauté obbenite.

Vers 1536 également, il se maria et eut plusieurs enfants. Un an après qu'il se fut joint aux Obbenites, quelques frères le prièrent d'accepter de devenir ancien de leur groupe. Menno commença par refuser,

mais les frères insistèrent. Après avoir cherché la direction de Dieu, il accepta et fut consacré ancien dans la province de Groningue. Menno servit en Hollande, de 1536 à 1543, puis dans le nord-ouest de l'Allemagne, de 1543 à 1546 surtout autour de Cologne, et enfin dans le Holstein alors sous domination danoise, de 1546 à 1561.

Menno écrit

Menno écrivit un peu plus d'une vingtaine de livres et de traités qui furent une aide précieuse aux communautés dispersées, et parfois ses écrits aidèrent à établir et à maintenir ensemble les assemblées du Nord.

Menno voyagea beaucoup. Il devint ancien principal, avec un rôle de supervision. Il donnait conseil et il fortifiait les anciens et les prédicateurs en Hollande et en Allemagne du Nord. Menno mourut le 31 janvier 1561, vingt-cinq ans et un jour après s'être joint aux Obbenites.

Menno enseigna une foi néotestamentaire

Menno était un théologien du Nouveau Testament. Il enseigna les doctrines fondamentales de la Réforme telles que : le salut par grâce au moyen de la foi, la Bible seule autorité en matière de foi et d'éthique.

Il rejetait l'autorité de la tradition de l'église. Il enseignait et défendait les doctrines anabaptistes telles que : l'église de confessants - séparée de l'état -, le baptême des croyants, la non-résistance, une forme d'église non hiérarchique, l'obéissance fidèle à Jésus-Christ.

Il enseignait la sainteté de vie, sans toutefois croire que l'on puisse devenir absolument parfait. Il insistait sur la grâce de Dieu, mais ne minimisait pas l'obéissance à la Parole de Dieu. Il croyait au retour

personnel de Jésus-Christ comme sauveur et juge à la fin des temps, mais il n'enseignait pas le règne de Christ pendant mille ans sur terre. Il considérait la Bible comme la Parole de Dieu, mais ne se livrait pas à des interprétations littérales sans fondement. Il accordait beaucoup de place à Jésus-Christ dans son interprétation de l'Ecriture, mais il n'enseignait pas une religion centrée sur Jésus seul. Il enseignait au contraire l'unité du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Menno défendait aussi la pratique d'une stricte discipline dans l'église, qui pouvait consister parfois à interrompre tout contact avec des personnes exclues de la communauté et ce, jusqu'à leur repentance.

C'est Obbe Philips qui avait mis sur pied cette pratique (en allemand «Meidung») pour préserver l'église du danger que représentait par exemple l'anabaptisme violent de type münsterien.

L'influence de Menno fut très grande, puisque moins de dix ans après qu'il se fut joint aux Obbenites, on se mettait à les appeler «Mennistes», ce qui donna par la suite le terme «Mennonite» que nous connaissons aujourd'hui.

V

Extension du mouvement et migrations des Mennonites

Emigration en Europe occidentale

Le mouvement anabaptiste disparut complétement dans le canton de Zurich. Par contre il se développa et se maintint dans le canton de Berne malgré les persécutions et les départs qu'elles provoquèrent.

De ce canton, les réfugiés vinrent s'établir dans celui de Neufchâtel, dans le Jura bernois, en Alsace, au Palatinat et en Allemagne du sud, pays dans lesquels ils jouirent d'une tolérance relative et souvent passagère même au prix d'un isolement social et géographique en résidant dans des régions montagneuses ou reculées. Ainsi, quand l'Alsace devint française, un édit de Louis XIV, en 1712, en obligea un grand nombre à repartir pour s'installer en Lorraine, au Pays de Montbéliard et dans le duché de Deux-Ponts, régions qui ne dépendaient pas alors de

la couronne de France. En 1660, les anabaptistes alsaciens adoptèrent la confession de foi des mennonites hollandais (confession de Dortrecht). Vers 1693, un ancien de l'assemblée de Sainte-Marie-aux-Mines, Jacob Amman, préconisa une stricte discipline de vie et une excommunication rigoureuse pour ceux qui ne voulaient pas se soumettre. Comme il pratiqua cette excommunication envers ceux qui n'étaient pas de son avis, il créa ainsi un schisme dans lequel entrèrent pratiquement toutes les assemblées alsaciennes et quelques-unes dans le Palatinat en Allemagne du Sud et en Suisse. Si les assemblées de France ont maintenant abandonné le rigorisme « amish », ce dernier persiste encore aux Etats-Unis où des communautés portant ce nom ont conservé le mode de vie et de travail du 17ᵉ.

Emigration vers l'Europe de l'Est

Après les terribles persécutions des premières générations, les assemblées mennonites de Hollande connurent la prospérité. Le récit de cette croissance est très bien décrit dans le « Miroir des Martyrs ». Ce livre, dont la première édition parut en Hollande en 1780, présente des notices sur quelque 800 martyrs depuis les temps apostoliques jusqu'au 16ᵉ siècle. Il contient aussi des confessions de foi, dont celle de Dortrecht, un résumé d'histoire ecclésiastique et des poèmes religieux.

Dans les années 1540-1550, de solides colonies furent créées dans la région de Dantzig en Prusse (actuellement en Pologne). Après deux siècles, ces colonies commencèrent à être surpeuplées. La Russie avait de vastes territoires vierges et le gouvernement russe souhaitait les voir mis en valeur. Il invita donc des agriculteurs allemands, en particulier des Mennonites qui avaient acquis une solide réputation dans le domaine agricole, à venir en Russie pour y exploiter

ces terres. En contrepartie, on leur promettait certains avantages, en particulier pour les Mennonites l'exemption de tout service militaire. Un premier convoi de chariots quitta la région de Dantzig en 1788 et parvint l'année suivante en Ukraine, au nord de la Mer Noire. Ce premier groupe établit la colonie de Chortitza ou Vieille Colonie. En 1802, une colonie plus importante, Molotschna, était établie à environ 300 km au sud-est de Chortitza.

En 1853, l'énorme colonie de Amtrakt s'établissait dans la province de Samara et six ans plus tard était créée la colonie d'Alexandertal, également dans la province de Samara.

A partir de ces quatre colonies mères, 52 colonies filles furent créées petit à petit. En 1880, une colonie s'établit au Turkestan, en Asie centrale. Au total 10 000 Mennonites émigrèrent vers la Russie.

Tout d'abord, la vie fut très rude, mais par la suite les Mennonites prospérèrent et certains devinrent très riches. Johann Cornies (1789-1848), organisateur de talent, aida beaucoup à l'amélioration de l'agriculture et des écoles. Il contribua aussi à fortifier la vie d'église. Vers 1860, un beau réveil religieux se manifesta et amena la formation d'une église particulière qui s'appela Eglise des Frères Mennonites. C'est cette église qui fut à l'origine du réveil missionnaire parmi les Mennonites russes. Les colonies grandissaient et se développaient : on créa des écoles de toute sorte, des usines, des institutions pour handicapés, des hôpitaux, etc... Certains Mennonites étaient de grands propriétaires.

Vers 1870, de nouvelles lois russes, entre autres l'obligation du service militaire pour tous, provoquèrent le départ de quelque 18 000 Mennonites pour les U.S.A. et le Canada. Ce fut une lourde perte pour le groupe, mais un coup plus terrible encore les atteignit lors de la révolution russe de 1917.

Pendant cette révolution et la période qui suivit, les

Mennonites parce qu'ils parlaient allemand (c'était, il ne faut pas l'oublier, au temps de la première guerre mondiale) et parce qu'ils étaient parfois très riches, subirent des pertes matérielles et humaines du fait de certains éléments de la population russe et des pillards. Ils perdirent beaucoup de leurs libertés et eurent à souffrir de dures persécutions.

De 1922 à 1930, 25 000 Mennonites quittèrent la Russie. 21 000 environ s'installèrent au Canada et le reste s'implanta au Mexique, au Brésil et au Paraguay.

Après la seconde guerre mondiale, 7 000 personnes s'installèrent encore au Canada et 5 000 en Argentine, en Uruguay et au Paraguay. (Ces statistiques datent de 1975). Encore actuellement, de nombreuses familles mennonites russes émigrent en Allemagne de l'ouest selon les termes d'un nouvel accord d'émigration.

Emigration vers l'Amérique

De nombreux Mennonites russes ont donc trouvé en Amérique une terre d'asile, mais les Mennonites européens avaient, depuis longtemps déjà, cherché sur ce continent la liberté religieuse et des terres à exploiter.

Dès les années 1640-1650, on trouve des Mennonites néerlandais à la New Amsterdam (New York aujourd'hui), et dès 1660 dans le Delaware. C'est à Germantown, en Pennsylvanie, que fut réalisée la première implantation permanente. En 1690, on choisit le premier prédicateur, William Rittenhouse. Les premiers baptêmes et la première célébration de la Sainte Cène eurent lieu en 1708. La première salle de réunions fut construite la même année. Les premiers Mennonites de Germantown venaient de Krefeld en Allemagne, mais la plupart de ceux qui vinrent s'installer après 1707 étaient d'origine suisse. Certains

venaient directement de Suisse, d'autres vinrent du Palatinat, en Allemagne du Sud, où ils avaient vécu une ou deux générations. Avec leurs voisins réformés et luthériens, ils apportèrent le dialecte allemand du Palatinat. Ce dialecte, passablement mélangé d'anglais, s'appelle « Pennsylvania Dutch » (allemand de Pennsylvanie) et est encore employé aujourd'hui. Pendant les 18e et 19e siècles, les vagues d'immigration se succédèrent. Amishs et autres mennonites venus d'Allemagne, de Suisse, de France, de Galicie, de Volhynie s'installèrent en Ohio, en Ontario, en Illinois, en Indiana, au Kansas et dans le Sud-Dakota. Aujourd'hui plus de 300 000 mennonites vivent en Amérique du Nord, 70% aux Etats-Unis, 30% au Canada. 10 000 environ vivent au Mexique. Ils ont atteint là-bas une prospérité qu'ils n'avaient jamais connue en Europe, à part en Hollande au 17e siècle et en Russie au 19e.

L'œuvre missionnaire

Nous venons de voir l'extension du mouvement mennonite par le moyen de l'émigration, mais la communauté mennonite mondiale s'est aussi beaucoup agrandie en raison du travail missionnaire. Ce travail n'a que 125 ans d'âge environ. Les premiers anabaptistes pacifiques prenaient très au sérieux la tâche missionnaire de l'église ; c'est pourquoi au 16e siècle, le mouvement se répandit très rapidement dans les pays de langue allemande et aux Pays-Bas.

Mais la persécution fut très dure et, après une génération ou deux, les Mennonites se replièrent dans le silence et les efforts missionnaires cessèrent.

Cependant ces efforts reprirent progressivement pendant la première moitié du 19e siècle. L'intérêt pour le mouvement missionnaire à l'étranger commença en Hollande. De là, il passa lentement en Russie, puis en Allemagne, en France, en Suisse et en

Amérique. Il a atteint pratiquement tous les continents. Nous en verrons le résultat au cours du chapitre suivant qui brosse un tableau rapide de la situation actuelle des Mennonites dans le monde.

VI

Les Mennonites dans le monde

En Amérique du Nord

C'est en Amérique et spécialement en Amérique du Nord que les Mennonites sont les plus nombreux. Descendant spécialement des immigrés d'Europe, ils ont gardé chacun leur particularité. Ils se sont cependant groupés en associations qu'ils appellent là-bas «conférences». La plus importante de ces conférences s'appelle tout simplement «L'Eglise mennonite» (on parle souvent des «Vieux mennonites»). Ce groupe compte environ 96 000 membres aux U.S.A. et 9 000 au Canada.

En 1860 un leader progressiste de Pennsylvanie, John Oberholtzer fonda «la Conférence générale des Mennonites» qui réunit aujourd'hui surtout les descendants des émigrés venus de Russie. Ils comptent environ 35 000 membres aux U.S.A. et 21 000 au Canada.

Le troisième grand groupe en Amérique du Nord est celui des « Frères Mennonites » issu du mouvement de réveil qui eut lieu en Russie en 1860. Il se consacre beaucoup à la mission et à l'évangélisation. Il comprend environ 35 000 membres.

Il existe des groupes plus petits. Le plus célèbre d'entre eux est celui du « Vieil Ordre Amish » qui compte environ 25 000 membres baptisés. Ce sont les descendants du schisme de Jacob Amman. Le tourisme et le mouvement écologique de retour à la nature les ont fait connaître, puisqu'ils refusent la plupart des inventions modernes.

Les Houttériens ressemblent un peu aux Amishs, mais ils vivent dans des communautés appelées « Bruderhof ». C'est le seul groupe de ce type ayant survécu à 400 ans de vie communautaire intégrale. Aucun argent ne circule parmi les membres. Avec les Amishs, ils parlent leur dialecte allemand traditionnel.

Les « Frères en Christ » pratiquent la fête des Agapes de l'église primitive et baptisent par immersion. Ils sont environ 12 500.

Les mennonites américains ont de nombreuses activités : écoles du dimanche, mission intérieure et extérieure, service pour objecteurs de conscience. Ils ont de nombreuses écoles, lycées et instituts universitaires, des instituts bibliques, des facultés de théologie, des maisons d'édition, etc...

Ils se sont dépensés sans compter pour venir en aide à tous ceux qui sont dans le besoin. Ils ont confié cette œuvre de secours à un organisme commun : le M.C.C. (Mennonite Central Committee). Cet organisme a déjà envoyé des centaines de délégués qui distribuent des secours en quantités importantes dans les pays atteints par la guerre, les famines ou les cataclysmes et ceci dans le monde entier. L'œuvre est faite « Au nom du Christ ».

On peut trouver des détails sur ces activités dans le

« Mennonite Yearbook » pour l'Amérique du Nord, le « Doopsgezind Jaarboeke » hollandais, le « Gemeinde Kalender » allemand et les publications de la « Conférence mennonite mondiale » dont le siège se trouve actuellement à Lombard dans l'Illinois.

En Europe

Au 17e siècle, les Mennonites hollandais connurent la prospérité et devinrent très nombreux, peut-être 120 000 baptisés, mais un terrible déclin suivit cette période et, vers 1800, l'église mennonite hollandaise était bien près de s'éteindre. Pour survivre, les assemblées joignirent leurs efforts en soutenant la faculté de théologie d'Amsterdam et en aidant les églises les plus faibles à grandir. Cet effort porta du fruit un certain temps. Pourtant le déclin a repris et aujourd'hui, le nombre des membres ne cesse de diminuer. En 1976, il y avait environ 26 000 membres répartis dans 143 assemblées. De vigoureux efforts sont entrepris pour renverser cette tendance, surtout de la part d'une organisation appelée le « G.D.B. », initiales des mots signifiant : Oeuvre mennonite communautaire. La lumière ne doit pas s'éteindre au pays de Menno Simons !

En Allemagne, le mouvement anabaptiste original a été en grande partie détruit par les persécutions. les Mennonites allemands sont actuellement groupés en trois associations : l'une, en Allemagne du Sud dont les membres sont plutôt d'origine suisse, tandis que celle du Nord est d'origine néerlandaise ; le troisième groupe est constitué par les Mennonites venant de Russie depuis la Guerre. On compte environ 15 000 membres, dans une soixantaine d'Assemblées.

En France et au Luxembourg, les assemblées ont été très affaiblies par l'émigration en Amérique, la dispersion des familles et leur dissolution dans l'environnement. Beaucoup d'entre elles ont disparu.

Le plus fort noyau est constitué par les descendants de ceux qui ont pu se maintenir dans la région qui va de la Haute Alsace au Pays de Montbéliard. Les Mennonites français ont bénéficié au 20e siècle d'un réveil piétiste revivaliste qui a ralenti leur diminution.

Il existe trois assemblées au Luxembourg et 25 en France ; trois de celles-ci sont le fruit du travail missionnaire américain ; elles représentent au maximum 2 000 membres. Séparées en deux associations pour une question de langue principalement, elles viennent de se regrouper en une seule, afin de mieux coordonner les efforts communs.

Les assemblées suisses ont été très affaiblies dans la première moitié du 19e siècle par l'émigration en Amérique. Il y a dans ce pays 17 assemblées réparties surtout dans la région de Bâle, l'Emmenthal et le Jura Bernois. Elles groupent environ 2 700 membres et ont aussi connu, depuis le 20e siècle de belles périodes de réveil.

Grâce au travail missionnaire lancé par les Mennonites américains, il y a également cinq petites assemblées en Autriche avec 170 membres, une petite assemblée en Italie avec 48 membres, trois communautés en Belgique (dont une espagnole) et une à Londres.

Dans les quatre pays : Hollande, Allemagne, France et Suisse il y a des comités de mission qui animent le travàil missionnaire intérieur et extérieur (Afrique, Indonésie, Amérique). Ces comités de mission se sont réunis dans une organisation appelée l'E.M.E.K. (Société mennonite européenne d'évangélisation) qui regroupe les efforts.

Les Mennonites européens poursuivent aussi une action sociale : maisons de vieillards, d'enfants, centres pour handicapés et différents organismes de secours à ceux qui sont dans la détresse.

Ils se sont également regroupés avec les Mennonites américains pour fonder «l'Ecole biblique mennonite

européenne » qui se trouve à Liestal près de Bâle, en Suisse.

De la fin du 18e siècle à la première guerre mondiale, les églises mennonites d'Europe abandonnèrent progressivement la doctrine de la non-résistance. On se mit à accepter le service militaire, d'abord aux Pays-Bas, puis en Allemagne, en France et enfin en Suisse. Depuis la seconde guerre mondiale, il y a un renouveau d'intérêt pour l'engagement non-résistant. Dans la plupart de ces pays, il est maintenant possible d'accomplir un service civil dans le cadre de la loi sur l'objection de conscience. La Suisse fait exception et les objecteurs de conscience y reçoivent des peines de prison après jugement devant un tribunal militaire. Dans ce pays, on peut seulement obtenir d'être affecté à un poste non combattant dans l'armée, généralement dans les services médicaux.

Les 42 000 Mennonites d'Europe constituent le plus petit groupe mennonite de tous les continents, à moins que l'on ne compte les 55 000 Mennonites dispersés à travers l'U.R.S.S. Ces derniers sont, pour la plupart, officiellement unis à l'église baptiste. A l'occasion de la 10e Conférence Mennonite Mondiale, à Wichita aux U.S.A., en 1978, et pour la première fois, des délégués russes ont été autorisés à participer aux conférences que les Mennonites organisent sur le plan mondial tous les cinq ou six ans.

En Asie

C'est en Indonésie que se trouve le groupe le plus important. Ce fut le premier champ missionnaire des Mennonites européens. Le travail fut commencé par les Mennonites hollandais avec le soutien des assemblées russes. Il a d'abord progressé très lentement, puis soudain l'Esprit de Dieu a donné une vie, une joie nouvelles et un grand enthousiasme à l'église mennonite indonésienne. La foi se répandit

très rapidement dans de nombreux villages de Java. En 1976, il y avait environ 34 000 membres répartis dans 50 assemblées. La plupart sont javanais, mais il y a un groupe d'églises dont les membres sont d'origine chinoise, tout en parlant le javanais. Des milliers de convertis reçoivent, en ce moment même, l'instruction religieuse et les chiffres que nous indiquons sont sans doute déjà dépassés. Le Seigneur bénit les assemblées par des réponses extraordinaires à la prière. Les dons de l'Esprit ressemblent à ceux décrits dans le livre des Actes des Apôtres.

En Inde, les Mennonites sont au nombre de 32 000. C'est surtout le résultat de l'effort missionnaire de l'église des «Frères mennonites». Parmi les très jeunes églises d'Asie se trouvent l'église du Japon (2 000 membres), celle de Taiwan (Formose) (850) et celle du Vietnam (150).

Il y a environ 500 Mennonites dispersés à travers l'Australie, mais pas d'assemblée.

Dans toute l'Asie, on compte environ 72 500 Mennonites.

En Afrique

Là aussi l'existence des Mennonites est le résultat du travail missionnaire, surtout américain.

Il y a plus de 60 000 membres au Zaïre et plus de 1 000 en Tanzanie. Le Nigéria compte plus de 3 700 membres, le Zimbabwe (Rhodésie) plus de 3 000, la Zambie plus de 2 000, l'Ethiopie 2 000 et le Ghana plus de 600. Le total des membres baptisés était, en 1976, de 83 000 personnes.

En 1978, le président de la Conférence mennonite mondiale était Million Belete, un éthiopien vivant au Kenya, à Nairobi. Ce témoin ardent de Jésus-Christ et de son Evangile a été longtemps actif dans l'œuvre de la Société biblique en Afrique.

En Amérique latine

Les trois quarts environ des Mennonites d'Amérique latine sont des immigrants ou descendants d'immigrants. Les autres représentent le résultat d'efforts missionnaires accomplis surtout au 20e siècle. Le Mexique compte environ 13 000 Mennonites, le Paraguay 9 000, le Brésil 3 000, l'Uruguay 750 environ, l'Argentine 1 000. De nombreux pays comptent encore moins d'un millier de Mennonites : la Colombie, le Costa Rica, la République Dominicaine, la Jamaïque, le Nicaragua, le Panama et Porto Rico. Au total on compte environ 45 000 Mennonites en Amérique Latine.

VII

Et l'avenir ?

La famille mennonite mondiale compte plus de 600 000 membres baptisés, y compris les Amishs et les Houttériens.

308 000 vivent en Amérique du Nord (92 500 au Canada et 215 500 aux U.S.A.) constituant le groupe le plus important numériquement, mais la croissance la plus rapide se fait en Afrique et en Indonésie. L'avenir de l'église mennonite est entre les mains de ces assemblées jeunes et en pleine croissance. La tâche que doivent remplir ces jeunes églises sera de maintenir un solide ministère d'enseignement pour établir fermement les nouveaux croyants dans l'enseignement de Jésus-Christ, tel qu'il fut vigoureusement proclamé par les Anabaptistes.

Mais des dangers guettent aussi ces jeunes églises : par exemple, s'attacher aux signes extérieurs de la

vision originale, mais en permettant au formalisme, voire au légalisme, de décolorer le mouvement. Si cela devait arriver, le mouvement serait en grand danger de se replier sur lui-même et de mourir sclérosé.

Christ offre une espérance

Lorsque l'Eglise marche en avant sous l'autorité de son Seigneur, qu'il s'agisse d'une église jeune ou ancienne, proclamant la bonne nouvelle, Christ amène ses disciples à une compréhension de plus en plus fidèle de l'Ecriture. Les remplissant sans cesse de son amour, Il les dirige pour l'édification de Son royaume. Ce royaume mondial est construit sur les fondations de l'incarnation du Christ, de son enseignement, de sa mort rédemptrice, de sa résurrection et de son ascension à la droite de Dieu. De cette position d'autorité, il a répandu son Esprit sur l'église primitive le jour de la Pentecôte - et il continue à le faire.

L'Eglise doit toujours suivre son guide, le Jésus-Christ de l'histoire, qui montre le chemin à suivre par son Esprit.

Alors l'Eglise est capable de reconnaître et de rejeter les faux enseignements, de percevoir et de suivre la vérité, de faire part de la Bonne Nouvelle avec la puissance de la Pentecôte. Partout où cela a lieu, des pécheurs sont convaincus de péché et se convertissent, des personnes sont renouvelées et des vies transformées. En bref, il faut que l'Eglise fasse de Jésus-Christ à la fois son Sauveur et son Seigneur. Alors il y a une espérance pour elle.

Des croyants remplis de l'Esprit sont prêts à faire partie d'une église qui souffre, d'un royaume fondé sur l'amour de Dieu et la justice. Cette église est une communauté d'amour, de joie et de paix dans l'Esprit.

Les membres de cette église célèbrent joyeusement

le commencement de leur vie nouvelle par le baptême d'eau. Ils sont prêts à supporter le mal de la part des autres, mais ils ne veulent faire de mal à personne. Ils parlent un langage nouveau, celui de l'amour de Dieu. Ils prétendent ne rien posséder en propre sur terre, mais ils sont prêts à partager ce qu'ils ont pour l'extension et l'édification de l'église de Jésus-Christ.

Le baptême des croyants, la non-résistance et la priorité donnée au royaume du Christ ne sont pas des idéaux ou de froids concepts intellectuels. Ils font partie au contraire de la rencontre personnelle et de la marche avec Jésus-Christ.

Il nous a montré quelle route prendre pour atteindre le Royaume. On n'atteint ce royaume de gloire que par le chemin de la croix.

C'est là l'essence de la vision anabaptiste mennonite, dont nous sommes les porteurs tout autour du monde.

J. C. WENGER
Traduit et adapté de l'anglais.

Conclusion

Il appartient maintenant au lecteur de juger. Aura-t-il estimé le premier chapitre vraiment trop élémentaire pour retenir son attention ? Veuille l'universitaire ou le théologien se rappeler que tous n'ont pas sa connaissance ; cette brochure est écrite justement pour ceux qui ne l'ont pas. Mais l'ouvrage le plus simple peut avoir aussi quelque chose à dire au plus savant, et nous espérons que ce sera le cas de celui-ci, dès les premières pages. En effet, cette brève analyse de ce qui s'est passé durant les premiers siècles de l'histoire de l'Eglise est utile ; elle permet de comprendre la suite, l'immense besoin de changement dans le culte et dans les mœurs, pour retrouver un christianisme conforme à celui du début.

D'autres nous chercheront peut-être chicane sur le chapitre II : «**La Réforme**», bien trop superficiel à

leur gré. Nous leur donnons raison, bien sûr ! Comment résumer de façon satisfaisante un tel mouvement, de Valdo, Wyclif et Hus à Jean Calvin, en passant par Martin Luther - le grand Réformateur -, Zwingli, Lefèvre d'Etaples, Bucer et ceux que nous ne mentionnons même pas ? Et pourtant, ce bref exposé permet de situer dans son contexte «**La naissance d'une Eglise confessante : le Mouvement anabaptiste pacifique**» du XVIe siècle (chapitre III).

Ici, nous sommes au cœur du sujet et, sans déployer tout l'appareil scientifique qui s'imposerait dans un gros ouvrage, l'auteur, John C. Wenger, Dr. en Théologie, s'est attaché à dire l'essentiel pour éclairer le lecteur sur «**Les origines du Mouvement anabaptiste**», qui a donné jour par la suite aux Eglises mennonites et, par ricochet, à toutes **les Eglises libres, indépendantes de l'Etat,** dans les temps modernes. Nous avons gardé, avec le traducteur, le mot : «**confessante**», bien qu'il évoque immédiatement «l'Eglise confessante» d'Allemagne sous le régime nazi ; mais le mot «**libre**» (Eglise libre) ne répond qu'imparfaitement à l'idée exprimée par l'auteur, et l'autre terme : «**professante**» est ambigu, contesté par les Assemblées de type darbyste (à cause de Tite 1:16), et adopté par tout un groupe d'Eglises, qui ne prétendent pas au monopole : «l'Association d'**Eglises de Professants** d'Europe francophone».

Nous sommes donc assurés que ces chapitres IV, V et VI ont beaucoup à apprendre à un grand nombre de lecteurs, peu informés jusqu'ici, mais aussi de quoi faire réfléchir utilement ceux qui savent ou croient savoir. Le passage **de l'anabaptisme biblique et pacifique des «frères suisses» à l'anabaptisme néerlandais d'après Menno Simons**, suite aux avatars de la Guerre des Paysans et du Siège de Munster, est clairement dépeint, même succinctement, et montre un peu d'où est née la confusion entretenue au long des siècles concernant «les anabaptistes».

Pierre Sommer a bien raison d'écrire dans son «Introduction» : «Comme toutes les révolutions, cette révolution religieuse a connu plusieurs tendances, des plus modérées aux plus extrémistes». Nous croyons que le lecteur de bonne foi reconnaîtra, à la fin de ce petit ouvrage - modeste par le nombre de pages, important par le contenu - que les Eglises anabaptistes-mennonites ont bien leur place au sein des Eglises authentiques chrétiennes. Elles y ont même été pionnières, et il nous était agréable d'entendre à Strasbourg, en mai 1980, au Congrès de la Fédération des Eglises Evangéliques Baptistes, le Pasteur Jean Vincent, Dr. en Théologie lui aussi, exposer dans une conférence publique : «**Origine et actualité des positions anabaptistes**».

Il ne fait pas de doute qu'en dehors de leur propre existence et des œuvres chrétiennes qu'ils accomplissent «au Nom de Christ» à travers le monde, les Mennonites ont encore à jouer un rôle de levain parmi tous ceux qui invoquent le Nom du Seigneur Jésus. Puissent-ils, comme tout chrétien digne de ce nom, ne se vanter que de la croix de Jésus-Christ et vivre en nouvelles créatures, selon la parole de l'apôtre Paul aux Galates (6:14-15). Puissent aussi leurs communautés si diverses être exemple et signe d'espérance pour tous les hommes qui aspirent à une réelle fraternité dans une société nouvelle, dans l'attente du Royaume de Dieu ! Et veuille encore le Seigneur Jésus, par elles, en attirer beaucoup à LUI !

Montbéliard, le 24 juin 1980
Pierre WIDMER

BIBLIOGRAPHIE

Harold S. Bender, **La Vision Anabaptiste,** Edit. Christ Seul/Montbéliard, 1950.

Fritz Blanke, **La Préhistoire de l'anabaptisme à Zürich** (1523-1525), pp. 17 à 29, in Mélanges Historiques offerts à M. Jean Meyhoffer, Dr. en Théologie, Lausanne 1952.

Ch. Mathiot, R. Boigeol, **Recherches Historiques sur les Anabaptistes** du Pays de Montbéliard ; Edit. du Phare/Flavion.

Nouveau Manuel d'Instruction à l'usage des Eglises Mennonites, Edit. Christ Seul, 1956.

Georges Rousseau, **Le Drame anabaptiste,** in « Foi et Vie »/Paris.

Jean Séguy, **Anabaptisme et Réforme de l'Eglise au XVIe Siècle,** Edit. Christ Seul, 1969.

Jean Séguy, **Les Assemblées Anabaptistes-Mennonites de France** ; Edit. Mouton/Paris-La Haye.

Cl. L & Ch. Ummel, **L'Eglise anabaptiste ou mennonite en Pays neuchâtelois,** chez les auteurs/Le Locle.

Louise A. Vernon, **Prédicateur de la nuit** (Vie de Menno Simons, traduit de l'américain), Edit. du Phare, 1972.

Jean M. Vincent, **Le Premier Ecrit Anabaptiste :** Balthasar Hubmaier, Lens 1980.

Pierre Widmer et John Yoder, **Principes et Doctrines Mennonites,** id., 1955.

Imprimé par F.E.E.B.F. 17, voie de Wissous - F. 91300 Massy

LES CAHIERS DE CHRIST SEUL

Supplément trimestriel à CHRIST SEUL
Parution de Septembre 1980

Rédaction-Administration :
3, route de Grand-Charmont
25200 MONTBELIARD
Tél. (81) 94 59 14

Abonnement annuel, jumelé avec celui de la revue :
France : 100 F — Suisse : 60 FS — Belgique : 800 FB
Autres pays : 125 F Français.
A verser au C.C.P. DIJON 1972 81 Z, «CHRIST SEUL».

Directeur de la publication : Pierre WIDMER

CPPP N° 23 331 Dépôt légal 3e Trim. 1980

Imprimerie Baptiste, 91300 MASSY

LES CAHIERS DE CHRIST SEUL
présentent, dans ce N° 1, le début d'une série sur **les Mennonites :** Qui ils sont et d'où ils viennent, ce qu'ils croient, ce qu'ils font etc...



Au XVIe siècle, un feu s'est allumé au sein d'une chrétienté décadente et d'une église éloignée de ses origines néo-testamentaires. Déjà des précurseurs, en divers pays, avaient précédé les Réformateurs, et l'Occident tout entier avait été travaillé, préparé par le mouvement de la Renaissance.

Aujourd'hui, la chrétienté, plus décadente et divisée que jamais dans un monde en fermentation, sinon en putréfaction, se cherche et connaît de nombreux mouvements de Réveil spirituel, par le retour à la Parole de Dieu et l'action du Saint-Esprit.

Peut-être la réponse anabaptiste-mennonite du XVIe serait-elle encore une réponse valable aujourd'hui ?